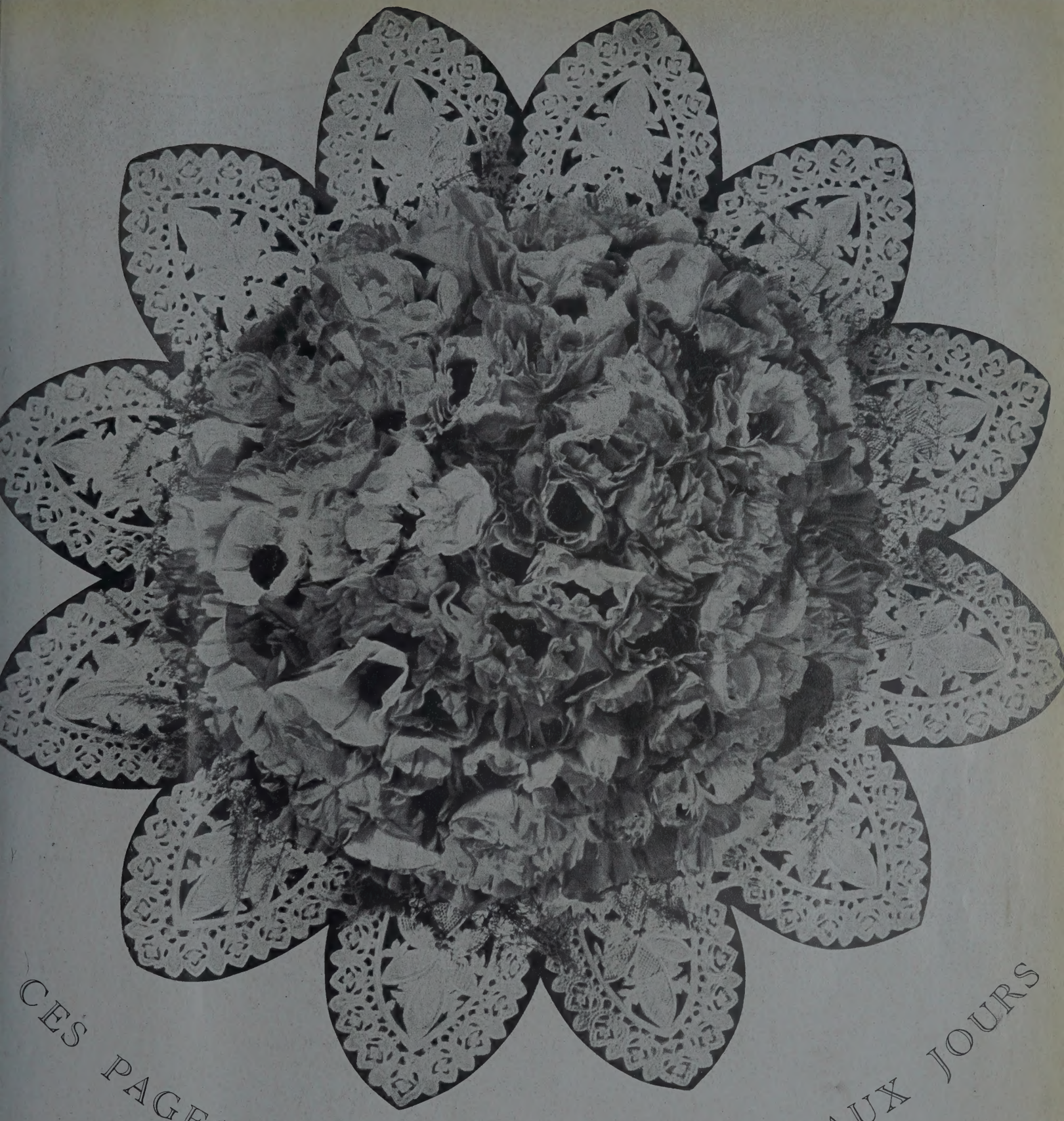
Illinois U Library

France ILLUSTRATION

NUMÉRO SPÉCIAL D'ÉTÉ

PRIX : 225 Fr.

le rouge baiser
permet le baiser
calculé à paris par paul baudecroux



CES PAGES SONT DÉDIÉES AUX BEAUX JOURS

NUMÉRO 88 DU 7 JUIN 1947

COGNAC
BISQUIT
COGNAC
Bisquit
COGNAC
COGNAC BISQUIT
ELVINGER

France ILLUSTRATION

DIRECTEUR GÉNÉRAL : GEORGES OUDARD

COUVERTURE — *COMPOSITION INÉDITE DE CAPIELLO*

LES BEAUX JOURS — *CHARLES VILDRAC*
PRÉFACE PHOTOGRAPHIQUE DE *MARC FOUCAULT, ELSHOUD ET PIERRE JAHAN*

DÉJEUNERS SUR L'HERBE — *GÉRARD BAUER*
LE DÉJEUNER SUR L'HERBE — *ÉDOUARD MANET*

CHEVAUX DE CIRQUE — *TRISTAN RÉMY*
CAVALIÈRES ET CHEVAUX DE PISTE — *VERTÈS*
LE SALUT FINAL — *RAOUL DUFY*
LES VOLTIGEURS — *DARAGNÈS*

FEUX D'ÉTÉ — *GERMAINE BEAUMONT*

FEUX DE SAINT-JEAN — *ANDRÉ VARAGNAC*
CONSERVATEUR AU MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES
LA SAINT-JEAN D'ENTREVAUX, DOCUMENTS — *RAYMOND GID*

FEUX D'ARTIFICE — *LOUIS CHÉRONNET*
HISTOIRE IMAGÉE DU XV^e^ SIÈCLE A NOS JOURS, HORS-TEXTE, VUES D'OPTIQUE ET GRAVURES POPULAIRES DU XVIII^e^ SIÈCLE ET DU DÉBUT DU XIX^e^ SIÈCLE

FÊTES SUR L'EAU — *JEAN VALLERY-RADOT*
CONSERVATEUR DU CABINET DES ESTAMPES
FÊTES ET JEUX NAUTIQUES DANS L'ESTAMPE DES XVI^e^, XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES

ROMANCES DE PRINTEMPS — *ROBERT KEMP*
CHANSON NORMANDE *(XV^e^ SIÈCLE)* — *OLIVIER BASSELIN*

PÊCHE A LA LIGNE — *MAURICE GENEVOIX*
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TROIS POÈMES DES BEAUX JOURS — *PHILIPPE CHABANEIX*
IMAGES — *MICHEL BOUCHAUD*

ORAGES — *LOUIS MARTIN-CHAUFFIER*
JEUX DES NUAGES ET DE LA PLUIE PAR *PIERRE BOUCHER ET PIERRE JAHAN*
L'ORAGE — *FRAGONARD*

CE NUMÉRO A ÉTÉ COMPOSÉ PAR GERMAINE OUDARD
CONSEILLER GRAPHIQUE : RAYMOND GID

CREME VENDOME CARON

LES BEAUX JOURS

PAR CHARLES VILDRAC

Les beaux jours ! Nous les attendons chaque hiver avec une telle impatience que nous les croyons toujours en retard ; et, sur ce point, les vieux sont formels :

« Les saisons sont déréglées, nous assurent-ils ; de notre temps, il faisait toujours beau à Pâques ; on sortait les chapeaux de paille et les robes de jaconas. Il faisait même déjà beau et doux à la Mi-Carême, puisque sur le parcours des cavalcades tous les balcons étaient noirs de monde, chevelus de serpentins ; qu'il y avait des femmes demi-nues sur les chars ; que l'on foulait, toute la nuit, sur les boulevards en folie, d'épais tapis de confetti bien secs. »

Tant il est vrai qu'un beau souvenir est fécond en échos et, comme un bon placement, multiplie la fortune. La vivace imagination ne cesse d'envahir et de fleurir le passé : vu de loin, un jour de Pâques exceptionnellement radieux abolit les frimas de vingt printemps malades.

« Te souvient-il, me dit un ami d'enfance, de ces dimanches où nous allions canoter à Joinville ? »

Oui, je me souviens et même, en l'occurrence, je ne me souviens que trop bien : cela ne nous est arrivé qu'un seul dimanche...

Mais voilà qui témoigne du merveilleux prestige des beaux jours. Dès que commencent à éclater les bourgeons du marronnier, dès que s'affaire la première hirondelle, tous les printemps passés surgissent dans la mémoire et s'élancent au-devant de celui qui vient. Miracle : une promesse allègre avive et enchante à la fois notre nostalgie des bois, des prairies et des plages ; et le recommencement s'accorde aux réminiscences.

Et voici qu'enfin nous pénétrons dans la fête. Nous traversons, plus de vingt semaines durant, ce domaine enchanteur où l'on se baisse en entrant pour cueillir le muguet et, en sortant, pour ramasser les châtaignes.

Voici les lilas ivres de pluie et de soleil et les peupliers qui défaillent sur l'azur ; voici la groseille qui commence à rougir et la laitue qui commence à pommer. Voici le bluet dans l'or des avoines et la rosée au cœur de la rose. Voici le merle du petit jour et le rossignol de nuit. Voici la barque qui glisse dans les roseaux, le linge qui chante sur le pré, le flocon de nuage qui rêve et se défait dans la torpeur de midi. Voici, pour les pieds nus, le sable chaud et le gazon frais. Voici le ciel qui entre dans la maison par la fenêtre ouverte et voici la maison qui sort toutes ses chaises

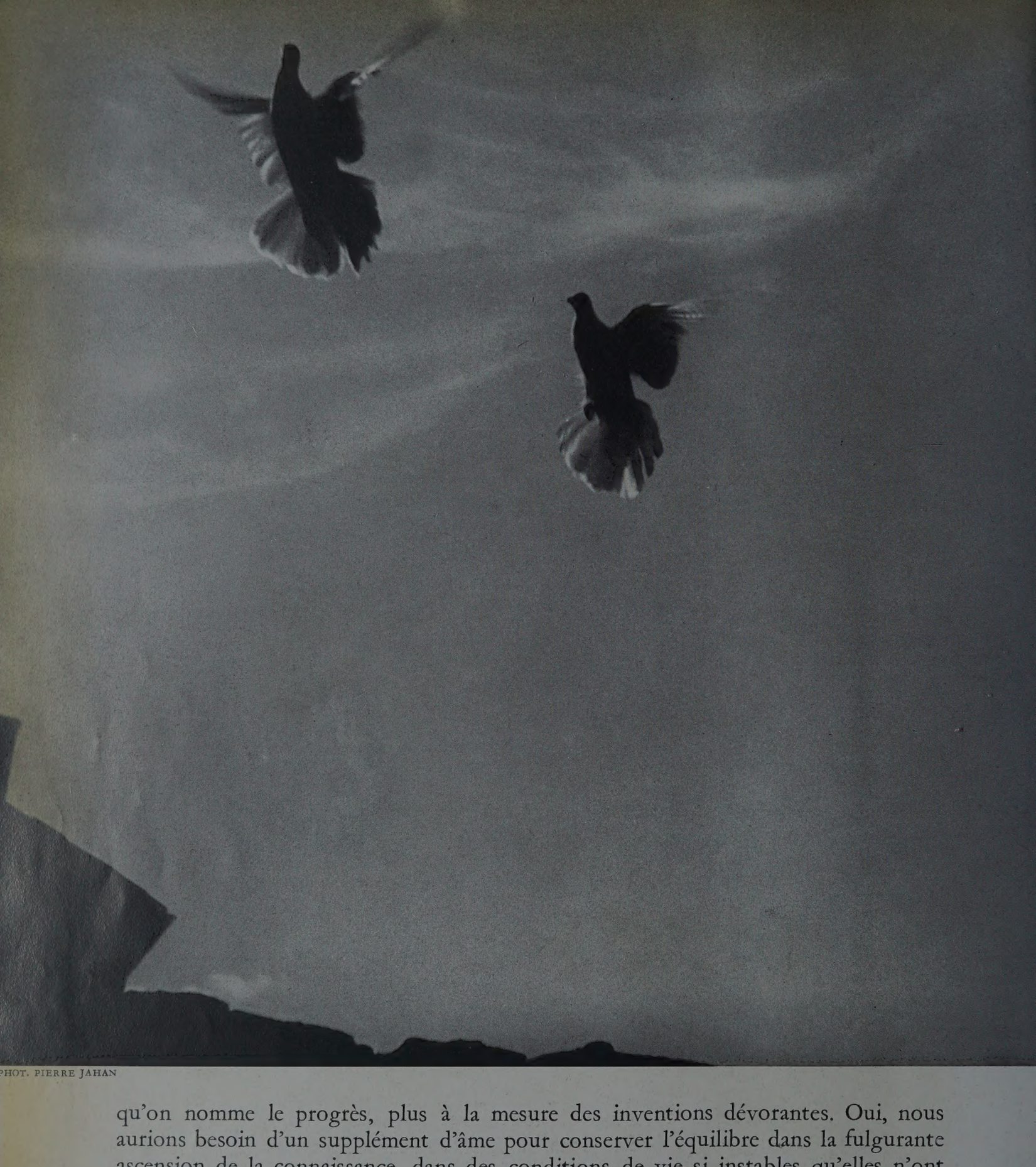
PHOT. ELSHOU

sur la place. Enfin voici le temps où tout nous convie au bonheur de vivre.

Ah ! soyons dignes des beaux jours. Recherchons en eux les sources de joie les plus fraîches, les plus pures. Pour ne point profaner toutes les grâces de la terre et du ciel, déposons notre pesant et bruyant appareil de faux civilisés. Libérons notre esprit comme notre corps d'une kyrielle de besoins et de commodités tyranniques ; sachons résister pour un temps, si court fût-il, à la rigueur de nos machines, à nos jouets mécaniques, à nos règles, à nos systèmes, à notre agitation d'automates.

Il nous faut régénérer, augmenter notre âme, qui n'est plus à la mesure de ce

PHOT. MARC FOUCAULT



PHOT. PIERRE JAHAN

qu'on nomme le progrès, plus à la mesure des inventions dévorantes. Oui, nous aurions besoin d'un supplément d'âme pour conserver l'équilibre dans la fulgurante ascension de la connaissance, dans des conditions de vie si instables qu'elles n'ont pas le temps de devenir notre coutume.

Son élément originel, sa continuité, sa plénitude, notre âme peut les retrouver dans la nature, où nous irons nous détendre à la faveur des beaux jours.

CHARLES VILDRAC

PHOT. MARC FOUCAUL

PAR GÉRARD BAUER

CETTE invitation, non point au voyage, mais au plaisir de vivre que le printemps lance chaque printemps est une sauvegarde pour les hommes. Sans elle, notre sort serait peut-être désolant. Mais il y a cette voix entêtée de la nature pour nous offrir ses noces annuelles, une récréation magnifique, un bain de Jouvence. Qui ne s'arrête, quels que soient son âge ou sa hâte, à respirer la branche fleurie du matin, qui ne songe, avril revenu, à la flânerie campagnarde, à ces promenades sentimentales que Glatigny a si gentiment célébrées sur le mode tendre du souvenir ?

L'ombre de ton chapeau de paille
Noyait ton visage si doux,
Nous entendions chanter la caille
Et l'alouette autour de nous.

Vieux thèmes de la partie de campagne, des déjeuners sur l'herbe, des voyages « folâtrissimes » où Ronsard et sa pléiade escaladent, à dos d'âne, la montagne Sainte-Geneviève et s'en vont lever leur verre à la belle Cassandre, dans les prés d'Arcueil.

Peut-être faut-il avoir vingt ans ou les avoir retrouvés pour bien goûter les tapis de mousse, l'ombre des vieux chênes, la familiarité des clématites, dès qu'on s'étend dans la clairière. Quand on songe à plus de confort, qu'on redoute le soleil qui tourne, le vol gluant de la sauterelle, la guêpe sur les provisions, c'est que, déjà, on a perdu la spontanéité de la jeunesse. Le déjeuner sur l'herbe devient alors un rendez-vous sans tête-à-tête, une « party », comme disent les Anglais, qui l'ont accommodé d'écrins, de pliants et de boîtes nickelées. Le rendez-

vous de plein air se mue en *camping*, à l'ombre de l'auto, service où les œufs durs se mangent à la fourchette et où le café sort bouillant des bouteilles multicolores.

Cette savante aisance fut celle du XVIII^e siècle, avant d'attester le sens pratique et la bonne éducation des provinces anglaises. Les déjeuners sur l'herbe, sous Louis XV, offrent une grâce sans gêne : du moins dans les gravures et les tableaux. Tout s'y passe en robe de soie, en souliers fins, en coiffures savantes, comme dans un ballet bien réglé. La nature y déploie une ordonnance de décor d'Opéra, des harmonies de boudoir et

FRAGONARD. — « Le Diner sur l'herbe. » Musée d'Amiens. PHOT. BULLOZ.

de toile peinte. L'art a souvent reflété ses désirs, même quand il a cru ou voulu donner à la réalité ses traits les plus éclatants.

Pour notre génération, pas de printemps, pas de déjeuners sur l'herbe sans évoquer Manet et cette toile étonnante qui a décidé, à trente et un ans, sa renommée par un scandale. Il ne cherchait pas le scandale, car il eut toujours, Manet, le goût de la réussite, et de la réussite bourgeoise. Il avait peint une composition classique dont l'ordonnance, comme tous les critiques l'ont découvert les uns après les autres, s'inspirait de Giorgione et de son fameux *Concert champêtre*. Ils ont

MANET. — « Le Déjeuner sur l'herbe » ou « le Bain ».

Musée du jeu de paume.

même établi que les trois personnages du premier plan reproduisaient à peu près exactement les trois divinités marines du *Jugement de Pâris*, de Raphaël. Mais ces vieux marins, Manet, plaisamment, les avait habillés en artistes du Second Empire, velours et drap, montre au gilet, canne à la main (ce qui était plus de circonstance que le trident de Neptune). Par italianisme, il avait laissé nue une des compagnes de ces deux promeneurs ; l'autre des amies ne s'était pas tout à fait déshabillée et prenait un bain précautionneux dans les eaux voisines. *Le Bain*, c'était le titre donné par Manet à sa toile. Le bain d'eau et de soleil achevé,

BERTHE MORISOT. — « LE DÉJEUNER SUR L'HERBE ». COLLECTION PARTICULIÈRE. PHOT. SOUGEZ

PHOT. ERGY LANDAU

il n'y avait plus qu'à se restaurer. Les fruits étaient là. *Le Bain* devint un déjeuner champêtre ; la complaisante Victorine Meurend (celle qui serait l'*Olympia*), si sage dans sa nudité, apparut comme une provocation extraordinaire — tout autant que l'indolence de ses compagnons. L'empereur, qui avait exigé que la toile fût exposée en un « Salon des refusés », quand il l'a vit, s'en détourna bientôt. Le scandale était consommé. Ce bain de lumière, ce rendez-vous d'harmonieuse flânerie devenaient la honte du Salon de 1863.

Nous en avons vu d'autres, et sur l'herbe, et sur la cimaise, sur les plages et dans les Salons ! Le déjeuner sur l'herbe demeure (mêlé qu'il est d'ailleurs à la vie des peintres et à la tentation de toute jeunesse) divertissement et un sujet que les mœurs ne sauraient suspendre. L'invitation est trop régulière et trop forte. Nous n'y cédons pas toujours ; c'est-à-dire que parfois nous n'y cédons plus, en ayant épuisé les charmes. Mais il y a tous ceux qui, pour une raison de juvénilité, d'inclination ou de facilité (les restaurants sont si chers, les maisons de campagne si rares !) accueillent d'enthousiasme cette carte d'invitation, ce bristol d'azur que leur envoient, chaque an de notre univers, le printemps et l'été.

GÉRARD BAUER

Frontispice de Michel Bouchaud.
Trois gravures de l'an VI. — Cabinet des Estampes.

VERTÈS ☆ *Écuyère - 1944*

CHEVAUX DE CIRQUE

LES chevaux de cirque regardent toujours d'un œil mélancolique le maître de la piste qui, impassible, les fait tourner au bout de sa chambrière. Ils ne lui pardonnent pas de les maintenir dans un état inférieur à celui des chevaux de bois. A la foire, les cavales et les étalons du manège ont leur nom inscrit en ronde bosse sur leur poitrail. Les pur sang du cirque, aux jambes de danseuses, que le faisceau des projecteurs revêt de papier peint, portent sur leur flanc un numéro, comme un prisonnier son matricule. La piste est le fond de cour où ils font, dociles, leur promenade quotidienne devant des milliers d'yeux que la musique empêche de se fermer. Et, quand ils ont tourné comme il veut, le maître du manège se casse en deux. Les pur sang en profitent pour disparaître. C'est le plus beau moment pour eux.

Même à son écuyère préférée, le cheval ne dit pas son secret. Il est sensible à sa caresse, aux jeux de ses mains dans la touffe de poils garnie d'un plumet, entre ses deux oreilles. Il baisse la tête, mécontent.

VERTÈS

LILLA - 1945.

LE SALUT FINAL

Raoul Dufy

VERTÈS

Extrait de l'album « le Cirque » - 1930.

Longtemps, il a espéré qu'un jour, avec elle, il s'envolerait, grâce aux ailes frémissantes de son corps de libellule et de son tutu rose. Et que, nouveau Pégase, il traverserait d'un bond la lune, cerceau d'un monde où les lampes électriques brillent toujours. Il a, maintenant, laissé toute espérance. Il est trop fier pour l'avouer. En sabots, dans la paille rêche de l'écurie, il pense qu'une main de femme ne vaut pas l'herbe douce, les ombrages verts, l'eau des mares où nul ne boit que les oiseaux.

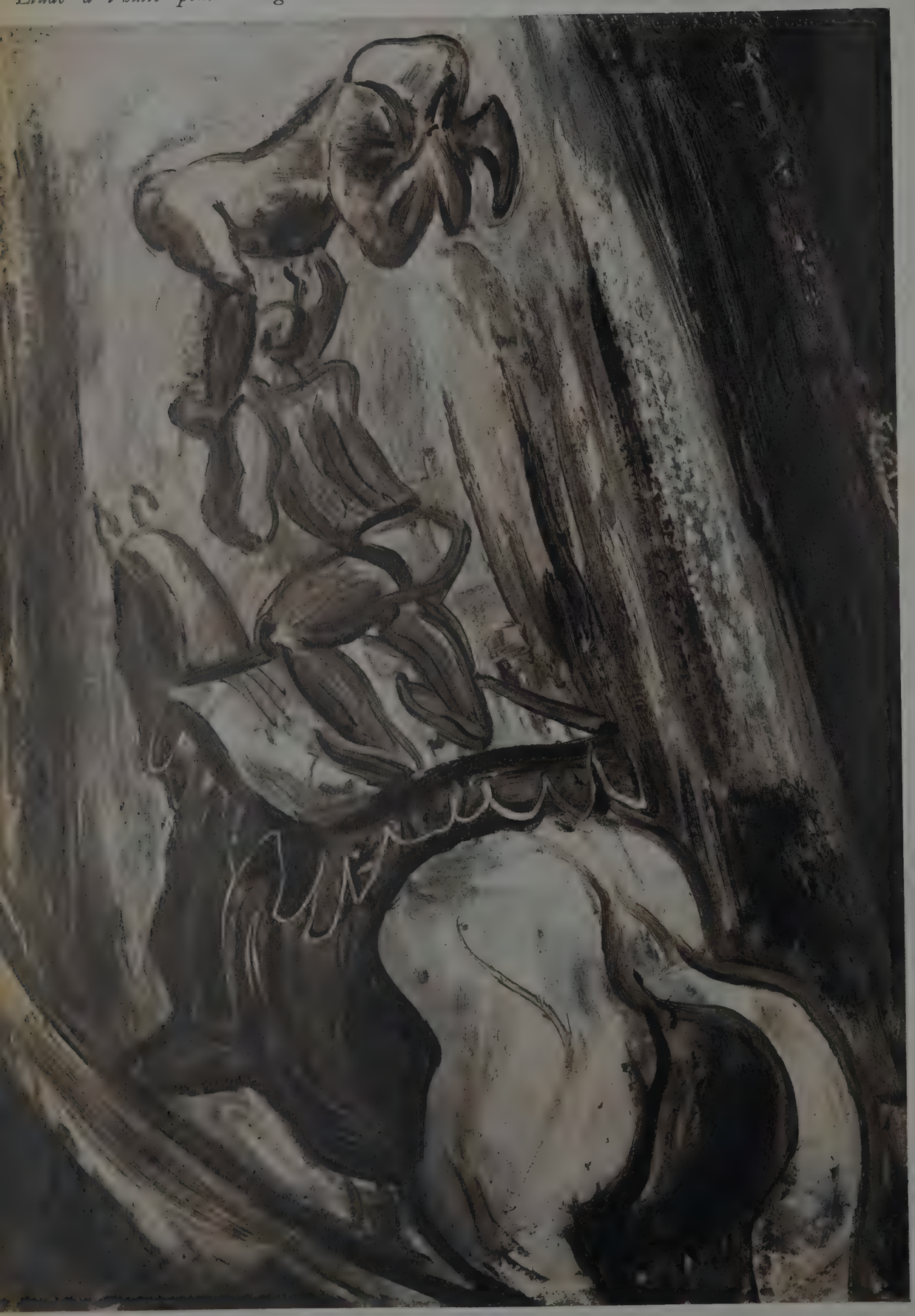
Les jours de gala sont des fêtes funèbres aux calendriers des chevaux. Le maître du manège, bagué de verre, emplit son habit de cérémonie au plastron bombé. Les doigts de ses gants blancs, sortis de l'échancrure de son gilet, s'étreignent, lamentables. L'orchestre sanglote ses notes. Et voici la procession des chevaux pie, ceux qui, voués dès leur naissance au dressage, portent le deuil de leur destinée.

Tristan RÉMY.

VERTÈS

Cheval de plateau - 1938

Étude à l'huile pour une gravure illustrant « les Jours et les Nuits », de Francis Carco



FEUX D'ÉTÉ

Feux d'été, si j'écris seulement ces mots, je vois flamber autant d'astres qu'en pressentit Van Gogh. Le soleil et le tournesol faisant la roue, et le caillou frappé de biais qui s'éclaire, et l'étincelle arrachée à la poulie du puits, au cuivre entrevu par la fenêtre, au flanc d'une bassine oubliée devant une porte, aux métaux du harnais, aux pansements de tôle d'un vieux toit, aux faîtages, aux girouettes, aux outils, aux bijoux...

Le blé, le coquelicot se répondent en blessants éclats de vermeil et d'or, la gerbe est une flambée qui donne une réplique au feu de la forge, plus ardent d'être serti d'ombre et de haleter secrètement. Cette allée si verte, cette eau si tranquille, ce coteau presque bleu à force de paix et de nudité, une coulée de feu soudain s'en empare, Golconde jette son or à poignées sous les branches, l'eau frappée éclate en étincelles, une draperie rutilante vêt la colline de sa crête jusqu'au vallon.

Les chaumes, la chevelure des filles, la paille de l'étable et celle de la meule, et le flanc roux des bestiaux s'allument tour à tour et tous ensemble, l'air même est un feu blond dans lequel tournoient de brillantes poussières; le seau du puits plongé aux abîmes de l'ombre en ramène un disque de feu, et des lances d'or, dans les greniers, percent d'un éclair de vie le cœur des choses mortes.

Feux d'été, feux de feu, jeux de feu, fêtes sur l'eau, feux de colline, feux de joie, feux de Bengale, feux de fanaux, feux de drapeaux, feux du soir et feux du matin, feux tout proches de la main et que la main attise, et feux lointains qui balisent les monts de leurs fêtes païennes, et feux qu'allument les bohémiennes pour lire dans les tisons leur destin, et feux bien nommés « d'artifice » qui sont à la fois des bouquets, des gerbes, et des jets d'eau, et des ascensions, et des chutes, qui montent en incendie et retombent en astres, et sont de toutes les couleurs comme les vitraux et comme le bonheur.

Feux d'été, feux sur la berge, feux des péniches et feux dans la vitre au couchant, et feux qu'inventent les enfants, qui naissent tous incendiaires, et feux du ciel et de la terre, feux de n'importe où ni comment, puisque le feu est l'élément de Messidor et des vacances; feux joyeux de toute la France, et feux de campagne et de mer. Vaste compensation divine à la tristesse de l'hiver, feux d'herbes qu'un poète brûle, feux reflets du bûcher d'Hercule et feux d'août et feux de partout, qui font supposer tout à coup qu'on est bien peut-être en enfer!

Ma mémoire, qui vous rassemble et vous unit en un seul feu, de vous cependant se détourne, pour celui qu'à tous je préfère, et que d'aucuns foulent aux pieds. Il est si frais quand la nuit tombe, et si timide au creux de l'herbe, si différent de la superbe des feux de jour et d'apparat, si menu qu'une main le cueille avec son vert reflet de feuille; délicat petit diamant né d'une étoile et d'une larme, et j'ai nommé le ver luisant.

GERMAINE BEAUMONT

Planté a flanc de rocher, ceinturé d'une boucle du Var et de fortifications dues a Vauban, Entrevaux (Basses-Alpes) honore son patron, saint Jean-Baptiste, d'un pèlerinage « Au Désert ». Chaque 23 juin, le village entier, accompagnant le saint, quitte l'ancienne cathédrale.

FEUX DE

PAR ANDRÉ

CONSERVATEUR AU MUSÉE

LE 23 juin 1941 je me trouvais, comme chaque soir de cette triste année-là, sur la terrasse d'une vieille demeure des monts d'Astarac, où nous gardions certaines collections du Louvre. Nos rêveries douloureuses semblaient se matérialiser dans les ombres qui s'amassaient peu à peu vers l'est, gagnaient vallons et combes pour s'appesantir sur notre pays. Et je songeais : « Verra-t-on, ce soir, des feux de Saint-Jean ? Ou bien, là encore, tout est-il fini ? »

La nuit était presque close quand, soudain, sur une croupe lointaine, un point ardent sembla jaillir. Pas de doute : ce n'était ni une lumière mal camouflée ni un phare de voiture bien fixe ; d'un rouge violent, la lumière s'élargissait, montait en flammes. Puis une autre, à droite, et, plus loin, sur d'autres collines, d'autres encore. La France, écrasée, restait bien vivante.

Et je me rappelai, en cette minute, mon départ d'un village de Chalosse, en 1939, dans un autocar de mobilisés : jusqu'à Dax, le sourire forcé, douloureux des filles levant vers nous un grand geste d'adieu du seuil de chaque porte paysanne, que décorait la croix de Saint-Jean, faite de moelle de sureau tressée en humble objet d'art.

La Saint-Jean : l'un des maîtres piliers de cette architecture qu'est notre calendrier populaire, avec ses fêtes espacées comme autant de colonnes supportant l'arcature régulière des saisons ! Saint-Jean faisant face à la Noël, tandis que s'affrontent symétriquement le 1er mai et la Toussaint, encadrés d'autres dates fériales, comme Saint-Georges et Saint-Michel et le 15 août, époques de grosses foires, de louées et de fermages ; comme Pâques, Pentecôte, Saint-Martin, et la Chandeleur, et notre Carnaval, qui s'entête à ne pas mourir, depuis les « Goniots » de Chalon-sur-Saône jusqu'aux Brandons du vignoble orléanais, encore allumés cette année même à l'instigation des vieux qui ne veulent pas que les gars aillent se marier en ville.

Le calendrier est devenu pour nous la pure succession des jours, des semaines et

SAINT-JEAN

VARAGNAC

DES ANTIQUITÉS NATIONALES

des mois, comme chaque journée a son horaire ; et tout au plus l'occasion de songer aux vacances ou aux congés payés. Pour nos aïeux, et encore aujourd'hui pour les hommes des champs, le calendrier est une alternance de labeurs et de fêtes ; gros labeurs et grosses fêtes. Labeurs hier encore durs comme ceux des bêtes ; fêtes les mêmes depuis toujours, et dont nous n'avons, dans les villes, plus d'idée. Ni une cérémonie ni, surtout, un spectacle. Plaignons la fête de village qui devient, comme l'offrande à la Nativité en la chapelle des Baux, un rallye automobile. Une fête traditionnelle, c'est avant tout un mouvement, un émoi, un élan de tout le peuple, dans toutes les classes, dans toutes les demeures, pauvres ou riches. Et chacun à sa manière, avec « les moyens du bord », agit de même, tirant les parts du gâteau royal, faisant sauter les crêpes ou se déguisant pour courir danser.

Ce sens perdu de la fête, le retrouverons-nous à la Saint-Jean ? Croyez bien que les feux de camp de nos éclaireurs sont tout autre chose. De-ci, de-là, dans nos terroirs, il est encore des fêtes à plein cœur et à grande liesse. Partons vers une vallée alpestre, ce conservatoire de folklore, si nous voulons monter dans la machine à explorer le temps. Grâce à une documentation photographique réalisée avec amour par le peintre Raymond Gid dans son village d'adoption, nous voici un 23 juin, dans le bourg fortifié d'Entrevaux, incrusté à flanc de montagne, devant un carrefour taillé à même le roc par les torrents.

Dans ce bastion du haut Var, déjà gîte d'étape sous la paix romaine, les fêtes de toute la Gaule, puis de toute la France ont eu le temps de prendre saveur et forme locales. La geste de Saint-Jean est venue avec la foi chrétienne, s'est associée aux vieux feux de solstice que les Celtes allumaient de sommet en sommet, a recouvert, refondu mille fois les antiques ferveurs, et le Baptiste miraculeux est devenu le saint patron vénéré par toute la petite cité d'une ardeur si grande que le bourg s'est organisé

« Spontons », aux courtes piques enrubannées, et hallebardiers de la confrérie de Saint-Jean saluent les reliques aux stations en ville ou montent la garde devant cette chapelle ou elles reçoivent l'hommage des fidèles avant d'entreprendre le long pèlerinage de montagne.

A CHAQUE FERME DU RUDE PARCOURS, LES « SAINT-JEANNISTES » FONT HALTE, EXPOSENT LE « PRÉCURSEUR » ET CHANTENT SES LITANIES. ILS FERONT ENSUITE HONNEUR A LA TOURTE ET AU VIN, CAR LA ROUTE EST LONGUE. ILS N'ATTEINDRONT QU'A LA NUIT LA CHAPELLE ET LES ABRIS QU'ELLE OFFRE AUX PÈLERINS.

en confrérie autour de son clergé. La piété presse chacun à la place que la coutume lui assigne dans l'escorte du saint, que matérialise un buste de bois gainé d'argent, orné d'une écharpe de velours rouge et dont la croix est parée de fleurs.

Car, en ce 23 juin, Entrevaux va conduire le saint jusqu'à son haut-lieu : Saint-Jean-du-Désert, là-bas, à 15 kilomètres en pleine montagne. L'effort sera rude. Mais c'est une bourgade qui va l'accomplir, derrière ses protagonistes attitrés : les confrères, ceints du large baudrier de cuir blanc frappé de la plaque de cuivre jaune, et qui s'ordonnent en belle parade de hallebardiers et de « spontons » qu'une vieille chanson nous décrit armés du sabre et du mousquet, habiles à faire parler la poudre autant que les bravadeurs de Saint-Tropez.

Mais ils n'exercent aucun monopole : la coutume a sagement assigné aux uns, puis aux autres la charge — au sens moral et matériel — de porter la châsse d'abord au travers des rues, de l'église cathédrale jusqu'à une chapelle sur les bords du Var, puis, de station en station, en pleins chemins de montagne.

Le premier acte, citadin, est pompeux comme il se doit. A chaque halte, les confrères se tournent en rang vers le saint : leurs hallebardes s'inclinent lentement. Un bref salut du chapeau : puis les piques se redressent d'un geste rapide, tandis que s'égrènent incessamment litanies et cantique de la foule.

La station à la chapelle hors les murs est plus longue. Une dernière fois, les fidèles viennent baiser les reliques. Car le buste du saint va disparaître dans son coffre de voyage, à portière latérale. Alors commence l'ascension, à larges et lentes enjambées de montagnards, scandées sans aucune interruption par le chant du cantique. De temps en temps une musique rustique ranime l'ardeur des grimpeurs ; musique de toutes les troupes médiévales : fifre et tambour. Ce sont les mêmes instruments qui rythment encore le travail collectif dans les vignobles communaux du val d'Anniviers, dans la vallée suisse du Rhône, comme l'atteste un récent ouvrage de Richard Weiss.

A chaque ferme, en chemin, ou près de chaque oratoire, la civière s'arrête, le coffre s'ouvre pour une brève cérémonie que termine une collation : morceaux de tourte préparée par les fermiers, qui offrent à boire aux pèlerins. Ces libations, malgré leur fréquence, n'ont rien de profane. On les retrouve à chaque fête de confrérie. C'est là un authentique héritage des agapes de l'antiquité. Et le vieux chant de Saint-Jean-d'Entrevaux n'a garde d'oublier cet aspect du rituel populaire :

Il nous faudra munir d'un bon plat de rayolles
Avec du bon pain et un bon flacon de vin.

Au dernier reposoir, les pèlerins qui ont précédé la venue du saint viennent le recevoir et l'escorter jusqu'au Désert : au delà d'une grande combe, un petit hameau flanque la chapelle, but de la procession. Les pèlerins s'y coucheront sur des bottes de paille, beaucoup même à la belle étoile.

Mais le cortège est arrivé au lieu saint, où le buste est tiré de son coffre et exposé sur l'autel, entre deux hallebardiers, dans la lumière des cierges. Après que le clergé et la théorie des fidèles se sont rendus dans un vallon pour la bénédiction d'une source, on allume le feu de Saint-Jean, qui devra

brûler jusqu'au jour. Mais déjà les femmes et les filles se rassemblent dans la chapelle, où elles passeront la nuit en prières, tandis que se relayera la garde des hallebardiers. Les autres confrères ont alors droit de surveiller tout le monde, et, s'ils rencontrent un « saint-jeanniste » qui dorme, ils s'emparent de lui et le gardent jusqu'au matin. Les délinquants subiront des brimades traditionnelles. Certains sont privés de leurs chaussures. D'autres, coupables d'avoir demandé à la bouteille trop d'encouragements, devront « boire à la tuile » : tenus à la renverse, on leur fera couler dans le gosier une rasade supplémentaire, mais à l'aide d'une tuile-canal qu'elle aura nettoyée au passage !

Ainsi, malgré la fatigue du trajet et le régime d'un jour de liesse, cette petite communauté s'évertue à se maintenir en éveil. Et ce n'est certes point là quelque déformation récente des vieux usages. L'ancienne chanson dit bien que jadis les pèlerins eux-mêmes devaient veiller :

Les grenadiers ont droit de faire la patrouille,
Chercher dans tout le pays s'il n'y a point d'endormis.

Ici la cérémonie de confrérie, le pèlerinage rejoignent les caractères généraux de la Saint-Jean en toutes régions. Partout, la nuit du 23 au 24 juin est tenue pour le temps sacré par excellence, propice aux miracles comme aux actes surnaturels ; en bien comme en mal, du reste. A Montségur (l'ancien réduit montagneux des Albigeois, dont le folklore est diligemment exploré par Mme Raymonde Tricoire), cette nuit fatidique apporte aux jeunes filles la révélation du métier de leur futur époux : il leur suffit de prendre un œuf pondu le jour même, d'en verser le blanc dans un verre d'eau et de l'exposer dehors jusqu'au matin. Les formes que prend le blanc en se coagulant sous l'effet de la fraîcheur seront autant de présages : un fer à cheval annoncera un forgeron, des filaments, un tisserand. Il y a cent ans, en Bretagne, la jeune fille désireuse de se marier jeûnait le 23 juin, puis dressait la table avec un linge blanc, du pain, du laitage : à minuit, elle ouvrait la porte et attendait la venue du fiancé qu'elle avait vu en rêve.

Par contre, les sorciers ne manquaient pas de mettre à profit ces heures si chargées de puissance mystérieuse. Dieudonné Dergny, bon observateur des traditions paysannes au siècle dernier, rapporte que, dans la Creuse, le voisin malintentionné attendait le moment où chacun fête le feu de Saint-Jean pour tenter, par une opération magique, de transférer à ses propres vaches le lait de celles d'autrui. A cet effet, il se rendait devant l'étable de ses victimes et, s'approchant du tas de fumier, il en tirait les pailles en prononçant ces paroles :

Que le lait de mon voisin
Passe dans mon toupin (pot à lait).

En Lorraine messine, c'était à minuit que les sorciers cueillaient les herbes maléfiques dont ils se servaient ensuite toute l'année pour jeter des sorts. D'ailleurs, au même instant ou à midi, la veille, on cueillait l'armoise, herbe bienfaisante, ou des feuilles de noyer, auxquelles on attribuait le pouvoir de détourner la foudre. Pendant que sonnait l'angélus méridien, les guérisseurs cueillaient lycopode, millepertuis, verveine : les « herbes de la Saint-Jean » devenues proverbiales.

On le voit, midi, minuit ou toute la nuit conféraient à ces plantes non pas un pou-

C'EST LA NUIT DE SAINT-JEAN-DU-DÉSERT. A L'AUTEL CONSACRÉ, LES HALLEBARDIERS, DONT LA FONCTION EST HÉRÉDITAIRE, VEILLENT SES RELIQUES, ENVIRONNÉS DE LA PRIÈRE DES FEMMES. DEHORS, HOMMES ET JEUNES GENS SE RESTAURENT, CHANTENT ET DEVISENT TANDIS QUE CRÉPITE LE FEU BÉNI TRADITIONNEL.

C'est le matin : la ronde des spontons et des hallebardiers encercle les derniers soubresauts de la flamme. Ce Saint-Jeanniste, qui a cédé a la tentation du sommeil au cours de la veillée, est la victime résignée d'une sanction : déchaussé de vive force, il doit « boire a la tuile ».

voir bon ou mauvais en lui-même, mais bien une vertu surnaturelle, dont les humains pouvaient user, pour le mal comme pour le bien. Ce n'était d'ailleurs pas seulement la flore qui recevait ces dons occultes. Dans bien des provinces, on allait se baigner avant le lever du soleil ou boire à la source prochaine pour s'immuniser des maladies ou s'assurer un an de bonheur.

Telle est l'ambiance de croyances et de pratiques ferventes où nous devons replacer en pensée cette singulière veillée des pèlerins du Désert d'Entrevaux. Le voyage solennel de leur saint, le feu de joie classique se situent ainsi dans un décor plus vaste: celui de la nature tout entière, rendue comme sacrée et partout riche en prodiges.

D'ailleurs, dès après la messe de l'aurore, le cadre liturgique du pèlerinage éclate en quelque sorte. Autour du feu dont rougeoie le brasier, les hallebardiers, las d'une longue faction, tournent en une ronde peut-être hésitante. Mais la jeunesse, plus vaillante, se prend par les mains et s'élance dans l'alpage en une sarabande effrénée. Puis un jeu s'organise. Au-dessus d'une pente roide et gazonnée où se trouve la source bénite, une roche marquée d'une croix sert d'étrange tremplin : qui peut être saisi s'y voit entraîné ; on lui cogne la tête contre cette pierre, puis on l'envoie rouler jusqu'au bas, faisant, comme disent les enfants, « la barrique ». Quels très archaïques rituels se profilent encore derrière de telles farces ?

Pendant ce temps, les pèlerins s'en vont de-ci de-là chercher des « grilles », sortes de crayons d'ardoise, et chacun jette une pierre sur un murger où repose, dit-on, un pèlerin qui mourut au Désert et voulut y dormir son dernier sommeil. Là encore ces gestes nous évoquent d'autres coutumes : près de la vallée d'Aoste, un rocher, en plein alpage, est l'objet, le 10 août, d'un pèlerinage en l'honneur de saint Besse, et les fidèles ne manquent pas de « piquer » la roche pour en rapporter pieusement chez eux de menus fragments. Si un membre de leur famille tombe malade, on met la pierre dans de l'eau qu'on lui fait boire ou on lui en fait avaler de petits grains.

Le retour de la châsse et de la procession n'est point marqué de traits aussi notables. A dire vrai, la nuit merveilleuse étant passée, la communauté ne peut que revenir peu à peu à sa vie profane ; et là encore Entrevaux ne s'oppose nullement aux anciens usages des autres régions. Mais, par sa persistante ferveur, elle nous les présente comme sous un verre grossissant. La multiplicité des actes pieux, des pratiques traditionnelles en ce Désert nous a montré l'ampleur du cadre où se déploie le culte de saint Jean. A Entrevaux il a pris un aspect liturgique exceptionnel, du fait d'un bref papal de Pie VII, qui, en 1810, accorda l'indulgence plénière à ce pèlerinage. Ainsi s'explique que l'Eglise y ait organisé très largement une fête populaire que presque partout ailleurs elle n'a admise qu'avec une certaine réserve. Nombreux sont les feux de Saint-Jean que le prêtre ne venait pas bénir ; et, s'il les bénissait, il se retirait d'ordinaire avant qu'on les allumât.

Cette étrange réserve, la fête exceptionnelle d'Entrevaux nous permet cependant de la comprendre : la Saint-Jean nous y apparaît comme une fête qui se déroule surtout hors des lieux saints et où le clergé, tout en gardant un rôle dirigeant, n'exerce pas seul les premiers rôles. Ceux-ci sont

dévolus, au moins pour autant, à la communauté des fidèles ou à ses représentants d'un jour : hallebardiers et « spontons », aux « saint-jeannistes ». Sans doute, d'autres cérémonies religieuses se célèbrent, principalement ou en partie, hors de l'église : les Rogations, la fête-Dieu. Mais, là, point de confréries aux premières places.

Cette prééminence des confrères d'Entrevaux correspond au caractère foncièrement communal des feux de Saint-Jean. Dans les hameaux, ils sont allumés par le plus âgé ou par le père. Dans les villages, souvent le maire a cet honneur. A Paris, ce n'était nul autre que le roi, et Louis XIV lui-même vint en place de Grève allumer le feu traditionnel.

Si toute la communauté se met ainsi en branle pour s'émouvoir et se réjouir dans ses profondeurs sentimentales, c'est que, symétriquement, le surnaturel ne se manifeste pas, à cette occasion, dans les seuls lieux saints, mais — nous l'avons vu — dans la nature tout entière.

Réduire l'antique Saint-Jean aux feux de Saint-Jean est une illusion d'optique des folkloristes, que leur a imposée la désagrégation de la civilisation traditionnelle. Le feu survit encore, dans nos campagnes, aux bouquets de la Saint-Jean qu'on se lançait joyeusement au-dessus des flammes : qui les recevait devenait votre compère ou votre commère pour la vie. Les fleurs, consacrées par le feu, scellaient la fraternité. Le feu survit de même aux bienfaits des fontaines, aux présages de cette nuit, comme à ses maléfices. La rosée de la Saint-Jean était naguère tenue pour si bénéfique que l'on se dévêtait avant l'aube pour s'y rouler.

Cette nuit rendait ainsi toute la terre comme miraculeuse. Et, là, nous sommes bien forcés de regarder au delà du christianisme, vers ce calendrier des Gaulois, qui comptaient non par jours, mais par nuits, parce que la nuit est le temps des esprits, donc de toute force.

Devant cette conviction puissante du peuple, conviction qui avait résisté sans doute à la romanisation tandis que s'était évanoui l'enseignement des druides, l'Eglise, sagement, chercha et trouva le sens nouveau qu'elle pouvait y attacher sans prétendre l'abattre. N'a-t-elle pas, en quelque manière, reconnu l'antériorité de la célébration solsticiale en la consacrant par la personne du Baptiste, donc du « précurseur » de la religion nouvelle ?

Ce sont bien les témoignages les plus parlants, les plus émouvants d'une continuité d'âme collective que nous verrons, le 23 au soir, quand les ténèbres de certaines de nos campagnes apparaîtront toutes piquetées de fixes étincelles. Les idées des hommes changent et, à certains égards sans doute, progressent. Mais leur sensibilité la plus intime a-t-elle autant besoin d'idées que d'actes, que de grands gestes communs à tous, et qui traduisent et attisent — nous ne savons guère comment — notre amour de vivre et de durer, notre instinct de vivre ? Gardons-nous, certes, d'y vouloir chercher cette fausse révélation qui, des trop fameux mythes solaires du XIX[e] siècle, a conduit à la croix gammée du XX[e] siècle. Mais la France et tous ses biens ont été remis en nos mains par des centaines de générations d'hommes solides : et ces hommes-là auraient plaint une jeunesse qui n'aurait pas sauté les feux de Saint-Jean.

ENTRAINÉS AU SON DU FIFRE ET DU TAMBOUR, LES JEUNES SE RÉPANDENT A L'ENTOUR DE LA CHAPELLE EN UNE JOYEUSE FARANDOLE. RETOUR DU « DÉSERT », VOICI QUE SE PROFILE LA SILHOUETTE DU ROCHER D'ENTREVAUX. LES ENFANTS, TOUT FIERS, ONT OBTENU DES AINÉS LA FAVEUR DE PORTER LEURS HALLEBARDES.

Feux d'Artifice

PAR LOUIS CHÉRONNET

Bibliothèque de l'Arsenal.

Gravure extraite du « Soleil ou Signe du Lyon » relatant les fêtes sur la Saône préparées par les prévôts des marchands et des échevins pour « l'entrée triomphante de Louis XIII dans sa ville de Lyon », en 1623.

On peut affirmer sans paradoxe que les feux d'artifice représentent la dernière phase, en notre monde civilisé, du culte qu'on a toujours rendu au feu, sous toutes ses formes, depuis les temps les plus reculés. Et, les mythes solaires étant à l'origine des croyances les plus primitives de l'humanité, il n'est pas étonnant de voir encore aujourd'hui les « Soleils » considérés comme des figures indispensables à toute apothéose pyrotechnique. L'homme a toujours craint la nuit et ses ombres. Apollon est plus beau que Jupiter, lequel ne sait manier les fugaces incandescences de sa foudre qu'en répandant la terreur. On peut donc encore considérer les feux d'artifice comme une revanche sur le ciel : les fusées ne sont que des éclairs enfin domptés et domestiqués.

Aussi les représentations sur terre de l'astre des astres : foyers domestiques, brasiers des sacrifices et des Vestales, feux de joie des fêtes, tous eux aussi sources de chaleur et de lumière, et possédant comme lui une puissance tour à tour génératrice, fécondante, purificatrice et rassurante, sont-elles entretenues avec autant de soin que de ferveur. En outre, leur vue dansante et chatoyante réjouit le regard de l'homme.

C'est pourquoi même l'Eglise n'a pu faire autrement que de conserver la fête des Brandons et les feux

Collection Ruggieri.

Feu d'artifice au chateau Saint-Ange, a Rome. G. F. Grimaldi Bolognèse - L. B. Galestruzzi, 1657. Cabinet des Estampes.

du solstice d'été qu'elle a baptisés feux de la Saint-Jean. De même c'est pourquoi, lorsque l'habileté des artificiers détrôna l'archaïque flamboiement des fagots, les échevins de la Ville de Paris tinrent encore longtemps, place de Grève, à faire précéder de l'embrasement d'un traditionnel bûcher, auquel en personne ils portaient la flamme, l'éclatement spectaculaire des pièces. Enfin, le roi continua, longtemps aussi, à allumer lui-même la première pièce des feux auxquels il assistait. Par la suite, il délégua ce pouvoir à des princes de sa famille. Tout ceci prouve assez, on le voit, une filiation indéniable dans une évolution continue.

On se plaît à dire que les Chinois connurent dès les premiers siècles

Pierre Mathieu. — « Les deux plus grandes réjouissances de la ville de Lyon. » Cette machine de feu d'artifice, qui représente « la Tour de la Confusion », est surmontée d'une Bellone. Elle

LA REPRESENTATION DE DEVX ARTIFICES DE FEV
& triomphes faicts à Paris sur la riuiere deuant le Louure, le Dimanche 25. Et le Ieudy 29. iours d'Aouſt 1613. en l'honneur de la Feſte de ſainct Louys.

Pourquoy ſont tant de feux parmy l'air eſpandus?
Pourquoy ſont tant de cris d'alegreſſe entendus?
Pour quoy faict-on ſur l'eau tant de magnificence,
Où de diuers eſclairs les yeux ſont eſblouys?
Le Roy pour faire honneur au iour de ſainct Louys
Demonſtre icy ſon Zele, & ſa munificence.

Vous diriez que le feu vueille ſeul dominer
Les autres elements, en ſoy les confiner,
Et faire de la nuict vne claire iournee:
Où paroiſt le Soleil de voſtre Maieſté
SIRE, il n'y peut auoir aucune obſcurité,
Par vous à voz ſujects la lumiere eſt donnee.

On nommeroit à tort cette nuict vne nuict,
Qui comme vn iour d'Eſté par voſtre Aſpect nous luit,
Les ſpectacles paſſez cedent à cette merueille:
Le Ciel auec les feux de voz Ingenieux
A meſlangé les ſiens afin de vous voir mieux;
Attendant que Phebus pour eſclairer s'eſueille.

LE Dimanche 25. d'Aouſt iour & feſte S. Louys, Bagot Artillier ordinaire du Roy, fit paroiſtre ſur les 8. à 9. heures du ſoir à la veuë du Louure vn batteau, ſur lequel eſtoient deux Pyramides poſees ſur leurs baſes, l'vne ſur la prouë, & l'autre ſur la pouppe, enrichies de chifres & d'vn globe tout brillant d'eſtoilles. Les armes du Roy & de ſa Royne Regente ſa Mere y eſtoient richemẽt eſleuees. Au milieu du batteau eſtoit vn Neptune. Apres que leurs Majeſtez eurent contenté leurs yeux de ce qui y eſtoit repreſenté, le Roy fit donner le ſignal pour faire iouër les Artifices, ce qui fut faict. Le Ieudy enſuiuãt, Iumeau fit monſtre de ſon induſtrie & de ſes Artifices, qui ne furent en rien inferieurs aux premiers. Afin que le Lecteur de ce petit diſcours ſçache comme tout eſtoit diſpoſé, il aura recours à l'Indice qui ſuit, qui luy monſtrera par lettres le plan de ce qu'il deſirera ſçauoir & remarquer en la repreſentation cy-deſſus.

INDICE.

A *Le Louure.*
B *Le batteau du premier Artifice de Bagot, qui fut faict le vingt-cinquieſme d'Aouſt.*
C *Artifices qui furent faits deuant le Louure, le Ieudy vingt-neufieſme d'Aouſt par Iumeau.*
D *La tour de la porte Neufue où eſtoient des Artifices.*
E *La tour de Neſle où eſtoit le troiſieſme Artifice dudit iour.*
F *Pluſieurs batteaux ſur leſquels eſtoient les jouſteurs, les Trompettes et Muſiciens.*
G *Vn Neptune nageant ſur l'eau, tenant vne lance à feu en main.*
H *Pointe de l'iſle du Palais.*
I *La porte de Neſle.*
L *Fauxbourgs S. Germain.*
M *La Grenoulliere.*
N *L'Eſcolle ſainct Germain.*

A PARIS, Chez Nicolas de Mathonière, rue Mont-Orgueil, à la Corne de Dain 1613.

Cabinet des Estampes.

IGNIUM NOCTURNA HILARITAS

Ideò AUSTRIACÆ GLORIÆ, cui Bruxellis in SABULO haxerunt ariétantique triumphales ... ignes, non obliterabitur in Sabulo non disparebit cum Luce non extinguetur cum Igne veritas posteritasque propagabitur omni. Ere perennius Monumentum.

RÉJOUISSANCES FAITES A BRUXELLES POUR LA PRISE DE BUDE, EN HONGRIE, PAR L'EMPEREUR LÉOPOLD Ier, 1686. CABINET DES ESTAMPES.

de l'ère chrétienne les feux d'artifice. Ne remontons pas si loin. En Europe, comme en Chine d'ailleurs, l'affaire est liée à l'invention de la poudre. Mais la race blanche, moins sage et moins artiste, se servit d'abord, comme on sait, au milieu du XIVe siècle, du mélange combustible à des fins de balistique destructrice.

Ce n'est qu'à la Renaissance que les Italiens imaginèrent de se servir de la poudre comme moyen d'augmenter de façon vivante et illustrative leurs illuminations. Les feux d'artifice devinrent l'ornement indispensable de leurs fastueuses réjouissances. De l'Italie ils passèrent rapidement dans divers pays d'Europe et plus particulière-

EST ORNÉE DE VINGT STATUES PERSONNIFIANT LES VICES ET LES MAUX NÉS DE LA GUERRE. ELLE FUT ENFLAMMÉE SUR LA SAÔNE POUR L'ENTRÉE D'HENRI IV A LYON, LE 25 JUIN 1598. BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

La representation des Artifices de feu, & autres triomphes faits à Paris sur le gué des Celestins & en l'isle Louuiers, le Lundy deuxiesme Septembre 1613. en l'honneur de la feste de S. Louys.

La montaigne d'Ætna semble ardre dedans l'air,
On diroit que ce Char qu'on void ainsin brusler,
Sont celuy du Soleil, où le cault Promethee
Print le celeste feu dont l'homme est animé,
Bien tel, tant il ardent il n'est point consumé,
Il est d'une matiere à la flame indomptee.

Toutes sortes de feux font icy leurs effects,
Les foudroyants Canons qui de bronze sont faicts,
Ne tonnent point si fort, oyez les canonnades
De ces lances à feu, & de tous ces petars
Avec des pots à feu de tous costez espars,
Qui respondent aux coups que donnent les Grenades.

Mais nous nous estonnons, [illegible]
Parmy tant de grands feux, de flames, [illegible]
Une Couronne n'estre en rien interessee,
Celà est, ô Grand Roy, vn presage certain,
Que rien ne pourra nuire à la vostre, la main
Dieu en [illegible]

CE sieur Morel vn des cheuaux legers de la compagnie de sa Majesté, & Commissaire de son Artillerie, fit preuue à son tour de la gentillesse de son esprit, le Lundy deuxiesme de Septẽbre mil six cens treize, sur le gué des Celestins, & en l'isle Louuiers, enuiron les dix ou vnze heures du soir. Il sera plus aysé de representer que de dire les singularitez & admirables inuentions de ses artifices. Le Roy & la Royne Regente sa Mere y prinrent vn grand plaisir, & nul des spectateurs ne s'en retourna sans luy donner loüange. Afin que les absens ayent quelque partie du contentement des spectateurs, i'ay voulu representer en cette Carte, comme le tout estoit disposé en cette remarquable iournee, ce qui se cognoistra par l'Indice qui suit.

INDICE.

A *Le logis où estoit le Roy et la Royne Regente sa Mere.*
B *Porte de l'Arsenal, d'où sortit le Char Triomphant*
C *Le Char où estoit le sieur Morel qui fit jouër ses artifices deuant leurs Majestez.*
D *Le Chasteau qui estoit en l'isle Louuiers, qui fut tout en effect [illegible]*
E *Deux Soleils volants qui estoient aux deux testes cent fuzees, et aux autres deux cents, dont [illegible]*
F *Cinquante Boettes pleines pots à feu en l'air, garnis de coups et de fuzees.*
G *Plusieurs batteaux où furent faites plusieurs joustes, et où estoient les Trompettes, Fifres, Tambours et la Musique.*
H *Eglise de sainct Paul.*

A PARIS, Chez NICOLAS DE MATHONIERE, ruë Mont-Orgueil, à la Corne de Dain 1613.

CABINET DES ESTAMPES.

Cabinet des Estampes.

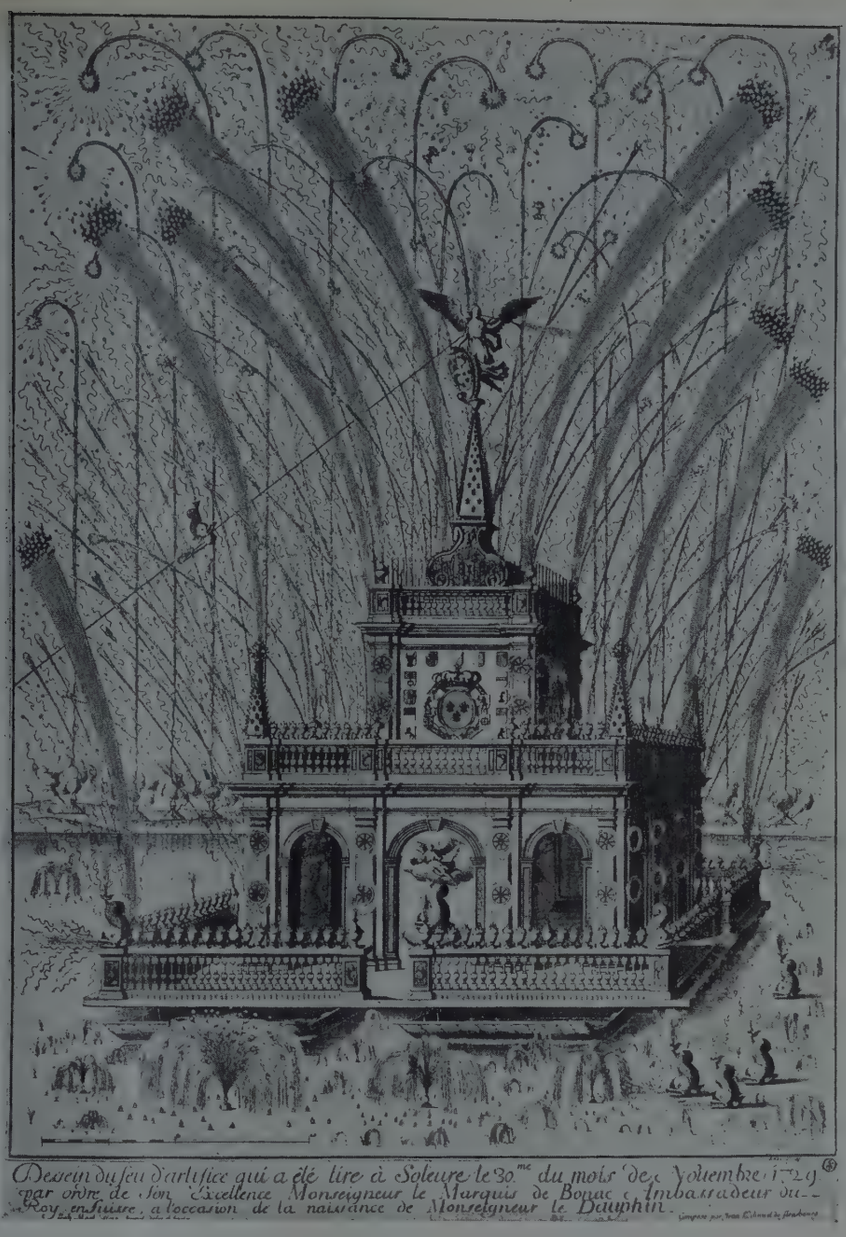
Fête célébrée en l'honneur du Grand Électeur de Cologne. XVIIIe siècle.

Bibliothèque de l'Arsenal.

ment en France, où on les employa dès la fin du XVIe siècle. Les artificiers furent d'abord les ingénieurs du roi (on cite les sieurs Bagot, Liegeois, Saint-Malo, Morel Jumeau, Caresme, etc.), qui n'étaient le plus souvent que chargés de la fabrication, de la mise en place et de la manipulation des engins ; la partie artistique (idée inspiratrice, composition et ornementation des supports) étant réservée aux intendants, architectes et décorateurs de la cour ou à des artistes choisis par les municipalités dans les corporations intéressées. Puis apparurent les spécialistes en possession d'un métier complet, techniciens capables de concevoir et d'ordonner de façon totale un spectacle lumineux. En France les plus célèbres d'entre eux furent les cinq frères Ruggieri, venus d'Italie pour s'installer chez nous en 1739 et à qui l'ancien régime dut quelques-uns des plus beaux feux d'artifice de ses cinquante dernières années. Leur maison aurait d'ailleurs pu prendre comme emblème la salamandre, car elle sut perdurer dans ses propres flammes et plus que bicentenaire continue, encore aujourd'hui, à lancer dans le ciel ses arabesques éblouissantes. C'est même maintenant le plus vieil établissement de pyrotechnie du monde entier.

En général, quand on parle des feux d'artifice, on a pour habitude de faire appel presque uniquement aux témoignages, toujours émerveillés, des chroniqueurs et historiens, qui ne manquent pas d'assurer que la nuit où ils

Pièce très rare représentant un feu d'artifice a Paris, le 5 septembre 1649, a l'occasion du onzième anniversaire de la naissance de Louis XIV. Daman.



Bibliothèque de l'Arsenal.

se trouvèrent là à admirer un spectacle qui surpassait tous les autres *on y voyait comme en plein jour*. Je n'ai pas manqué, on s'en doute, de compulser leurs ouvrages aux évocations d'autant plus savoureuses qu'un feu d'artifice est, comme l'amour, une joie intense et éphémère dont le plaisir, dès qu'il s'est évanoui, ne laisse aucun vestige tangible et n'est plus connaissable que par le souvenir qu'il laisse chez ceux qui ont vécu ces quelques instants d'enchantement. Mais j'ai pensé qu'il pouvait être aussi intéressant de se tourner vers les artisans de si beaux divertissements pour leur demander quelques renseignements. Cependant, ayant surtout à parler des jeux pyriques d'antan, ce n'est pas aux artificiers mes contemporains que je me suis adressé (d'ailleurs, jaloux de leurs secrets de métier, ils n'auraient pas répondu, j'en suis sûr, à mes indiscrètes questions), mais à leurs ancêtres, à qui l'on doit toute une littérature pleine de poésie charmante malgré ses intentions didactiques. Disons même en passant que quelques-unes des recettes, en dépit des progrès de la physique et de la chimie, n'ont peut-être pas tellement changé depuis que Perinet d'Orval, Frésier, « directeur des fortifications de Bretagne », et, plus près de nous, Morel et Claude Ruggieri, « artificier du roi », rédigèrent chacun de savants manuels et un « amateur de feux d'artifice » ces sérieux dialogues avec le jeune comte de L... pour l'instruction de celui-ci quant à la *Pyrotecnie pratique*.

Nous ne dirons rien qu'on ne

Grand feu d'artifice tiré a Lucerne sur le lac des Quatre-Cantons, en 1680.

Bibliothèque de l'Arsenal.

REPRESENTATION DES EDIFICE ET DECO= RATIONS ELEVÉS, E

Février 1749 par les Ordres du Magistrat de Strasbourg, sur la Rivière d'Ill, proche l'Hôtel du

sache déjà sur les éléments mêmes de cet art qui dans son essentiel tire tous ses effets d'une poudre assez semblable à la poudre à canon (salpêtre, soufre, charbon) compresssée dans des boules ou dans des tubes de carton serrés aux extrémités, l'une d'elles laissant dépasser une mèche. Le « pétard », joie des enfants et terreur des parents, suffit à nous donner une juste image de cet engin élémentaire qu'on place dans des mortiers ou qu'on fixe soit sur des baguettes, soit sur des dispositifs à figure géométrique, statiques ou mobiles, agencés en batteries simples ou croi-

sées. (On verra quelques exemples de ces bâtis ou structures montés en bois léger représentés au bas des hors-texte qui accompagnent cet article.)

Comme tous les vocabulaires de métier, celui des artificiers est d'un pittoresque imagé qui ravit rien qu'à la lecture. Ainsi le *serpenteau* est une espèce de petite fusée qui, *lorsqu'elle est agitée par le feu d'une composition vive, se meut de différents côtés, irrégulièrement, comme le corps d'un serpent qui rampe.* Quelques-uns sont dits à *pirouettes.* Une *vétille* est un serpenteau plus petit, tandis qu'au contraire les plus gros s'appellent *lardons.* Et pour continuer les comparaisons gastronomiques apprenons que le *saucisson* est *un serpenteau qu'on étrangle en plusieurs endroits.* Quand il est féeriquement *volant,* il a la grâce de laisser derrière lui des traînées de feu.

Les fusées sont aussi dites *parasol, couronne, comète,* à *second vol* lorsqu'elles s'engendrent les unes les autres ; montées sur disque tournant elles deviennent *girandoles* et *soleils.* Il y a aussi les *chevelures,* les *cascades* et les *pluies d'étoiles,* qui quelquefois se révèlent « pétantes » ou d'or, *le but de ces dernières étant d'imiter le feu*

Fêtes de nuit pour la paix d'Aix-la-Chapelle.

Bibliothèque de l'Arsenal.

Machine représentant la grotte de Thétis pour la fête du roi Louis XV aux Tuileries.

Desseine d'apres Nature par Marie Architecte

Representation du Superbe Feu d'Artifice tiré devant l'Hotel de Ville de Paris, le 14 Decembre 1783. en rejouissance de la Publication de la Paix entre sa majesté tres Chretienne et sa majesté Britannique

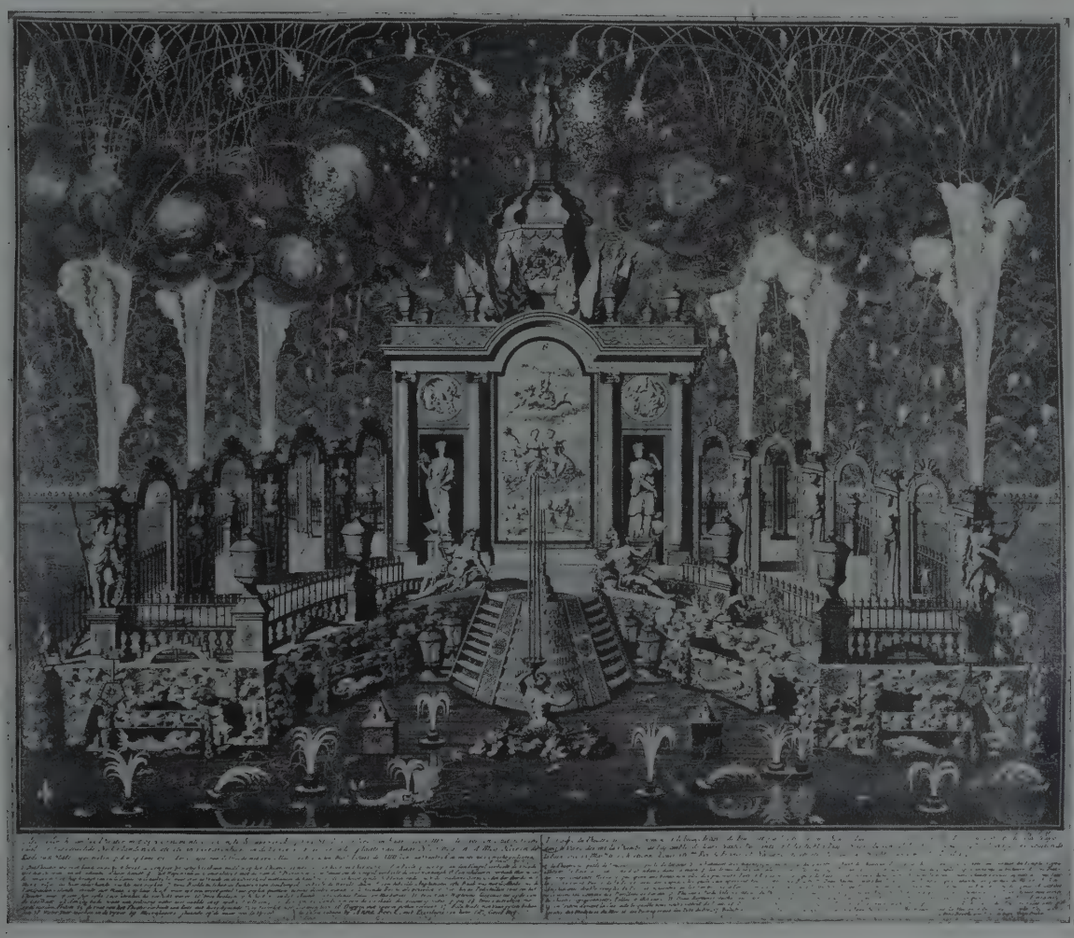
VILLE DE PARIS

MUSÉE CARNAVALET

qui tombe du ciel par la colère des dieux ou par magie, comme le dit fort joliment Claude Ruggieri en son ouvrage.

Il faudrait aussi citer les *mosaïques à tourbillon*, les *roses italiennes*, les *feux guillochés*, les *grands caprices tombant*, tous ceux-ci étant des perfectionnements plus récents. Sans compter les accompagnements de *chandelles romaines* et de *feux de Bengale* (inventés par Petrone Ruggieri en 1787 pour le théâtre, à l'occasion d'une représentation de *Feodor et Lisinka* de Desforges).

Mais tous ces feux ne prennent pas aussi triomphalement possession de l'éther, surtout à la façon de cette merveille des merveilles, ce sublime *bouquet* final qui s'élance jusqu'au zénith. D'aucuns restent prosaïquement au sol, comme les *courantins*, mais semblent y cabrioler quand même, tandis que d'autres s'en vont voguer sur l'eau pour l'étonnement de tous (il suffit



Bibliothèque de l'Arsenal.

La figure du théatre avec ses ornements et le beau feu d'artifice fait a La Haye, dans le Vivre, le 14 juin 1713, a l'occasion du traité de paix d'Utrecht. Gravure de D. Stoopendaal, d'après H. Pola.

d'enduire leur enveloppe de suif, du moins c'est ainsi qu'on pratiquait autrefois) et voici les *grenouillères*, les *dauphins*, les *canards* serpentant sur l'eau, allant même jusqu'à plonger plusieurs fois de suite, pour se remettre à brûler à chaque apparition.

Comment obtenait-on toutes ces diaprures qui semblaient empruntées à l'arc-en-ciel le plus éclatant ? Un de nos auteurs affirme modestement qu'il *ne doute point que par le moyen de la chymie on ne puisse perfectionner chacune de ces couleurs*, mais, en attendant, il nous confie les procédés dont il fallait bien se contenter :

Le blanc éblouissant était obtenu en employant simplement très peu de soufre et plus de salpêtre, le blanc laiteux en ajoutant au mélange ordinaire du camphre et le blanc argenté de la râpure d'ivoire. Pour le bleu, on forçait au contraire le soufre, ou l'on ajoutait de l'eau-de-vie. Pour le vert, on utilisait le sel d'ammoniaque, pour le rouge l'antimoine cru, pour le jaune la râpure d'ambre, pour le roussâtre la poix grecque, etc.

Il faudrait aussi parler de quelques raffinements fort subtils. La mode vint un jour d'Allemagne, où elle était, paraît-il, fort courante, de rendre les feux odoriférants. On introduisit donc dans les préparations du camphre, *résine blanche de Bornéo si susceptible du feu qu'elle brûle dans l'eau*, ou du benjoin. Mais de telles délicatesses, nous assure Morel avec juste raison, *sont peine perdue en plein air et dans les spectacles publics. Il n'y a que les artificiers, ou peu de personnes qui s'en approchent, qui en jouissent*, et il préfère donner une recette de pastilles parfumées à brûler dans l'intimité des appartements.

Enfin, les éclats sonores se mêlant toujours agréablement aux éclats lumineux, de telles apparitions ne sauraient se passer d'explosions et détonations diverses dues aux *marrons*, «*qui font autant de bruit et plus qu'un petit canon*», et aux *pots de scopetterie*, « *qui imitent parfaitement les salves* ».

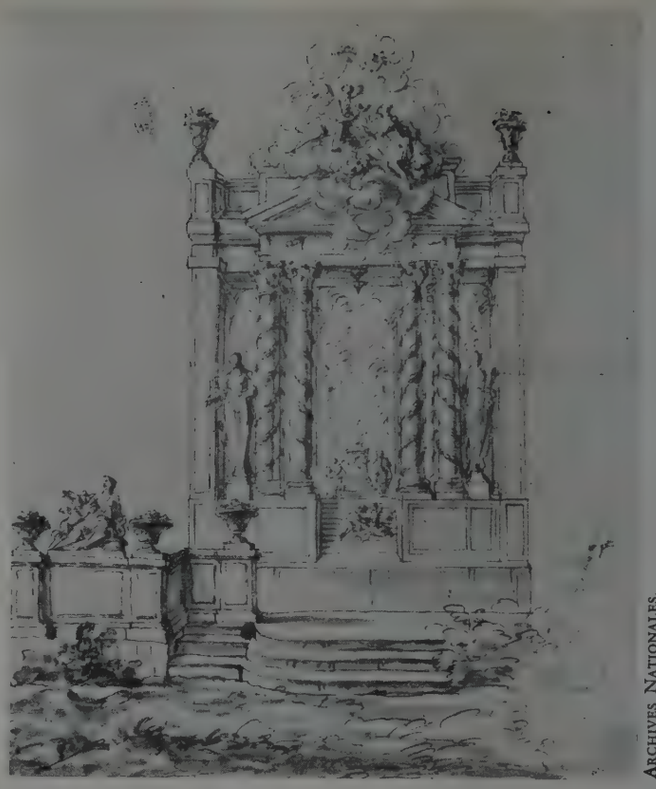
Cependant, toutes ces magnificences n'allaient pas quelquefois sans accidents plus ou moins graves. Non seulement nos aïeux assistaient dans un certain désordre et de fort près à ces spectacles qui, comme nous l'avons vu, tenaient encore beaucoup du théâtre en plein air (aujourd'hui, étant donné sa hauteur de projection, un feu d'artifice peut être vu par-dessus tous les toits de la ville), mais de plus aimaient à participer activement au mouvement de la fête. La bousculade n'avait

pas lieu seulement à Paris chez le populaire (on se souvient de l'épouvantable catastrophe qui endeuilla, en 1770, le mariage du dauphin, le futur Louis XVI, avec Marie-Antoinette : on compta cent trente-deux morts étouffés et piétinés et d'innombrables blessés), mais aussi à Versailles, dans le monde de la cour. Ici et là des résidus incandescents retombaient au petit bonheur ; des fusées mal dirigées atteignaient la foule de leurs étincelles, encore heureux si, lorsqu'elles faisaient long feu à terre, des plaisantins ne les ramassaient pas pour les relancer. Quelquefois de belles dames, de nobles étrangers ou des ambassadeurs avaient à souffrir dans leurs atours ou sur leur épiderme de cette joyeuse confusion. Ils se plaignaient, menaçaient, mais tout recommençait de la même façon la fois d'après. L'important était de ne rien manquer de ces lyriques imitations d'incendies de tant de palais et de temples qui auraient laissé rêveur Néron lui-même.

Il n'en était pas d'ailleurs autrement à l'étranger. Et l'on cite le cas de ce landau princier dont les chevaux s'emballèrent à Schomborn à cause de l'éclatement impromptu et prématuré de tout un système de bombes et de fougues.

Faut-il dire que les artificiers, qui étaient, comme nous l'avons dit, les seuls à bénéficier des jouissances olfactives des feux parfumés, avaient, d'autre part, le moins agréable privilège d'être les premières victimes des maladresses ou des malfaçons ?

Aussi leur multiplie-t-on les conseils de toutes sortes. *La première attention d'un artificier est de prévoir les accidents qui pourraient nuire au spectacle. Qu'ils couvrent donc planchers, terrasses de terre molle et grasse, recouverte elle-même de sable répandu pour pouvoir marcher dessus sans glisser, qu'ils se vêtent de peau, et préparent des baquets d'eau pour éteindre le feu. Mais comme il peut arriver qu'en faisant les manœuvres nécessaires on soit surpris par les artifices et que l'on se brûle, il est bon d'avoir un secret prompt et infaillible pour guérir les plaies ainsi causées.* Un de ces



ARCHIVES NATIONALES.

DESSINS DE PIERRE-LOUIS DUMESNIL POUR LES FEUX D'ARTIFICE TIRÉS SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE A PARIS, L'UN (EN BAS) POUR LA NAISSANCE DU DUC D'AQUITAINE EN SEPTEMBRE 1753, L'AUTRE (EN HAUT) POUR CELLE DU COMTE D'ARTOIS, EN OCTOBRE 1757.

ARCHIVES NATIONALES.

onguents était composé de lessive faite avec de la chaux vive et de l'eau commune à laquelle étaient ajoutés différentes huiles (chènevis, olive, lin) et du blanc d'œuf.

Il ne faudrait tout de même pas que ces mécomptes inévitables et ces mauvais souvenirs gâchassent notre plaisir. Je n'en continue donc pas moins à penser qu'en vérité Frésier avait bien besoin d'écrire vers 1765 : *De tous les spectacles qui ont été inventés pour servir aux réjouissances publiques, il n'en est point selon moi de plus beaux que les feux de joye. Le concours du monde qui s'y rassemble, le plaisir et la satisfaction qu'il y témoigne par des exclamations de surprise sont des garants de ce que j'avance : le feu est déjà par lui-même un des êtres d'ici-bas qui a le plus de quoi nous émouvoir par la lumière et par la vivacité qui flattent tellement nos sens qu'on rapporte au feu la plupart des plaisirs que nous causent les couleurs, les actions, les pensées et les esprits mêmes. C'est faire l'éloge de toutes ces choses que dire qu'il y a du feu.*

Que ne pouvons-nous, nous aussi, nous associer de tout cœur aux paroles catégoriques de Perinet d'Orval, qui affirmait en 1750 : *En ces jours de triomphe et de prospérité, où l'allégresse publique doit être signalée par des fêtes, nous sommes en possession de n'admettre que les feux d'artifice et les illuminations.*

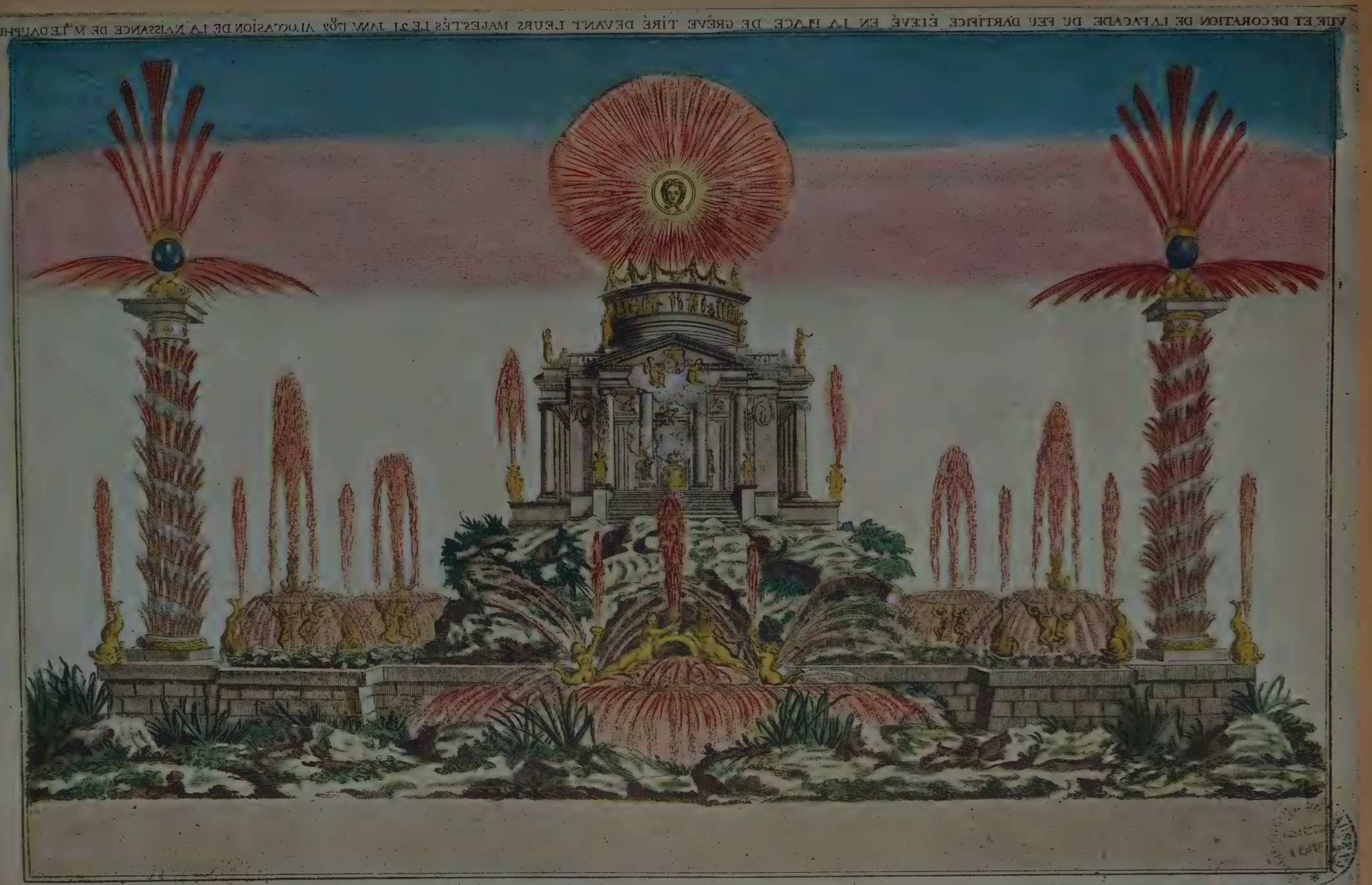
Les choses ont bien changé depuis tout juste deux cents ans ou presque ! Contentons-nous donc seulement, pour aujourd'hui, d'assister rétrospectivement à quelques-unes de ces fêtes qui réjouissaient tant les populations. L'imagination est une grande consolatrice.

Les premiers feux dignes d'intérêt que nous rencontrons furent ceux que la ville de Lyon donna en 1595 en l'honneur de l'entrée d'Henri IV, après le traité de Vervins. Au milieu de la Saône, on dressa sur deux bateaux une immense tour de Babel *surmontée d'une Bellone colossale aux cheveux de serpents portant coutelas sanglant et brandons à trois branches.* Sur les différents étages de la tour étaient figurées la *Rebellion*, la *Picorée* (le joli euphémisme pour dire le pillage !), la *Paix revenue*, l'*Injustice*, l'*Ignorance*, l'*Impiété*, la *Cruauté*, la *Famine*, etc., sous forme de statues portant toutes une torche de feu d'arti-

ILLUMINATION DE LA PLACE DE LOUIS XV.

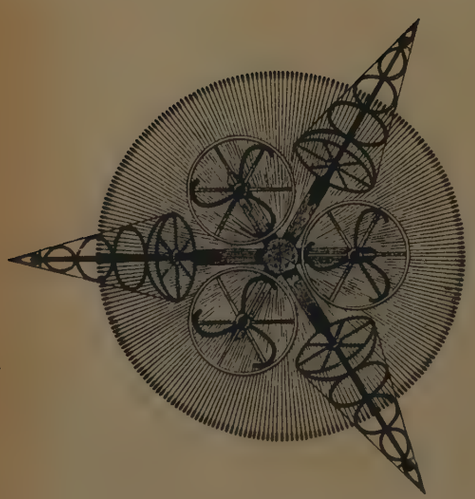
Decoration du Feu d'Artifice et de l'Illumination de la Place de Louis XV. a l'occation de la Paix, et la Dédicace de la Statue Equestre du Roy le 22. Juin 1763.

A Paris chez Mondhare rue S. Jacques a l'Hotel Saumur



Vuë et Décoration de la Façade du Feu d'Artifice élevé en la place de Grève, tiré devant leurs Majestés le 21. Juin 1782. à l'occasion de la naissance de Mgr le Dauphin.

à Paris chez La Chaussée, rue S.t Jacques vis-à-vis la Fontaine S.t Severin. N.° 137.



FEU D'ARTIFICE,

Tiré le 14 Juillet 1801 An 9 de la Republique à la Grille de Chaillot a l'Occasion de la Paix.

A Paris chez Basset, Md d'Estampes et Fabricant de Papiers peints rue St Jacques au coin de celle des Mathurins N° 670

Déposé à la Bibliothèque Impériale

VUE DU BEAU FEU D'ARTIFICE TIRÉ LE 10 JUIN 1810. SUR LE QUAI NAPOLÉON.

en face du demi cycle Construit pour la Fête donnée par l'Hôtel de Ville de Paris, à leurs Majestés Impériales et Royales, Napoléon premier, *et* Marie Louise *Archiduchesse d'Autriche, son Auguste Épouse, à l'Occasion de leur Mariage célébré le 2 Avril précédent.*

fice. Mais aux quatre faces du second étage étaient ces inscriptions consolantes, qui sont encore valables aujourd'hui : *Mémoires de la Paix*, *Pour les effets de la Paix*, *Pour la ruine de la Guerre*. Et, de fait, après que les artifices eurent éclaté pendant une heure, l'édifice de la *Tour de la Confusion* brûla comme de lui-même. L'allusion était claire et réconfortante.

Un peu plus tard, en 1603, le bon roi Henri se rendit à Metz, où il semble qu'on ait oublié, hélas ! tant de bonnes résolutions puisque le spectacle, utilisant cette fois le décor réel de la cour de l'évêché, représentait justement un combat militaire. Cela débuta par un envoi de fusées partant des créneaux et qui faisaient tant de fracas que cela donnait à penser que *cette masse de bâtiments ruinait*. Puis une demi-douzaine d'hommes s'entrecombattirent, *lançant des boules de feu s'ouvrant entre deux airs et faisant rouer leurs armes toutes de feu*, tirant en outre *cent mille coups* de leurs armes *(sic)*, tant et si bien que chacun en suivant le péril, la cour *fut presque abandonnée de tout le monde pour la vaine appréhension du danger*.

Tout ceci est encore assez élémentaire, mais le style va changer rapidement et même évoluera par deux fois sous les règnes qui vont suivre. Il est bien entendu que l'inspiration générale viendra toujours de l'actualité historique. Comment pourrait-il en être autrement, puisqu'on ne montait ces artifices, au moins officiellement et publiquement, qu'à l'occasion d'événements heureux comme les victoires, les signatures de traités de paix, les alliances, les mariages, les couronnements et les naissances d'enfants princiers ? L'allusion aux choses du temps est donc constante. Mais, sur le même thème donné, les variations ne seront pas les mêmes et ne s'exprimeront pas de la même façon. Louis XIII, ne l'oublions pas, c'est le temps de *l'Astrée* et de *l'Amadis*, de la Guirlande de Julie, des Précieuses, de l'hôtel de Rambouillet. On se gorge de galanterie, de romans chevaleresques. On aime le mouvement, l'action. On parle Phébus, mais les joutes et les duels sont plus que jamais en faveur. C'est donc une mythologie littéraire vivante, romanesque, chimérique qui servira de truchement avec d'autant plus de facilité que les feux se sont perfectionnés. Avec l'art de la mécanique, ils deviennent agencés comme une scène de théâtre, se souvenant des « voleries » du moyen âge. Des mannequins grandeur naturelle, rembourrés de paille et vêtus d'habits véritables, des monstres d'osier bougent et remuent à l'envi grâce à des systèmes compliqués de rouages, de treuils et de cordes. Sous Louis XIV tout change. Le désir de faste et d'apparat va s'étendre jusque sur la place de Grève. Certes les dieux, les déesses et tous les héros de la fable antique conserveront leur prestige — plus que jamais même, serait-on tenté de dire — mais tout le peuple de l'Olympe va se figer dans des décors grandioses où il n'offrira plus à la vue que des figurants chargés d'allégories servant à l'affirmation du pouvoir royal. Là comme ailleurs, c'est Lebrun qui va répandre ses ukases esthétiques, préparant les plans, désignant les architectes, les statuaires, les peintres décorateurs et jusqu'aux faiseurs de devises qui vont rivaliser d'ingéniosité flatteuse, et c'est l'Église, avec son personnel de cour et ses théologiens, qui va imposer les lignes générales des intentions morales.

Ce ne sont plus que citadelles prêtes à se rendre, palais fastueux, imposants temples à l'antique, que frontons, pyramides, colonnades, statues, bas-reliefs, trophées, etc. C'est le règne de l'architecte et l'apothéose de l'architecture dirigée, dirions-nous aujourd'hui. De vastes charpentes en bois pouvant atteindre de 25 à 60 mètres de haut sur 20 à 50 mètres de large sont dressées, puis recouvertes de toile, de carton-pâte, de lattes plâtrées, formant de majestueuses mises en scène

LE PETIT-MAITRE PIERRE-ANTOINE DE MACHY (1723-1810), DISCIPLE, AMI ET RIVAL D'HUBERT ROBERT, A PEINT LE FEU D'ARTIFICE TIRÉ DEVANT L'AMBASSADE D'ESPAGNE, PLACE LOUIS-XV, A PARIS, LE 22 JANVIER 1782, A L'OCCASION DE LA NAISSANCE DU DAUPHIN. MUSÉE CARNAVALET.

Lefèvre, 1836. — Feu d'artifice tiré sur la Seine, a Paris, en commémoration des « Trois Glorieuses ». Collection Ruggieri.

où éclatent l'or et la polychromie des faux marbres et des attributs. C'est aussi étonnant de jour que de nuit. Et le feu d'artifice dans tout cet ensemble est réduit au rôle d'accessoire, de rehaut nocturne. C'est ainsi que, de la pompe solennelle, on glissera insensiblement vers la surcharge ennuyeuse.

Revenons donc à Louis XIII. Le premier feu d'artifice qui fut donné sous le règne de ce prince eut lieu près de la Seine à la hauteur de l'Arsenal. Il représentait un véritable combat de chars d'assaut. En effet, l'on vit sortir du palais des Grands Maîtres de l'Artillerie un char rempli de lumineux trophées. Sur le quai des Célestins, le véhicule fut attaqué par huit hommes armés de masses de feu. Puis un château fort situé dans l'île Louvier cracha ses flammes. Enfin, après grand échange de grenades, l'engin et l'édifice s'embrasèrent et semblèrent éclater de mille fusées. Chacun mit plus d'une demi-heure à s'écrouler dans les cendres. Pour l'entrée du roi à Lyon, en 1623, on vit s'avancer sur les flots de la Saône un immense lion aquatique crachant le feu à pleine gueule et à pleins naseaux. Son dos était timbré de quatre fleurs de lys lumineuses. Il s'avança vers le grand artifice, où l'on vit apparaître dans les jets et les tourbillons de feu un soleil et la couronne royale. Pour l'heureuse fin du siège de La Rochelle, l'allusion se compliqua. On vit descendre de la tour de Nesle un Persée fulgurant, chevauchant Pégase (image de Louis XIII) qui s'en vint délivrer une Andromède (La Rochelle) qui gisait prisonnière sur un rocher émergeant de la Seine, gardée par un monstre affreux (le Protestantisme). Et quand l'épée du héros creva la carapace de la bête, les entrailles de celle-ci jaillirent en mille serpenteaux sanglants. Pour la naissance de Louis XIV, l'allusion était vraiment prophétique. Derrière un rocher on vit naître un soleil grandissant, veillé par la *France* et la *Prudence*, cependant que la *Science*, l'*Harmonie* et aussi la *Paix* et l'*Abondance* (il faut toujours être optimiste en ce genre de manifestations) resplendissaient.

Du règne de Louis XIV, on commencera par évoquer ces fêtes dédiées secrètement à l'amour que furent les journées de Versailles en 1664, 1668 et 1674. Les premières étaient un hommage à la tendre Louise de La Vallière, les dernières chantaient toute la gloire de la Montespan. 1664 : ce sont les *Plaisirs de l'Isle Enchantée*. L'embrasement du palais d'Alcine est assez connu pour que nous puissions nous dispenser d'en rapporter les détails. *Il semblait*, dit une relation du temps, *que la terre et l'eau fussent tout en feu. La hauteur et le nombre des fusées volantes, celles qui roulaient sur le rivage et celles qui sortaient de l'eau après s'y être enfoncées, faisaient un spectacle si grand et si magnifique que rien ne semblait pouvoir terminer ces enchantements*. En juillet 1668, ce fut l'embrasement général du parc comme par un gigantesque incendie ; les lignes architecturales du palais, les souples arabesques des parterres étaient soulignées de traits lumineux, cependant que de tous les bosquets et de toutes les perspectives surgissaient d'éblouissantes trajectoires et que les jets des bassins n'étaient plus d'eau, mais de feu. Tout paraissait translucide, immatériel comme en des apparitions successives. En 1674, enfin, Félibien note que *le bassin d'Apollon était éclairé de jets d'eau qui paraissaient comme des flammes d'argent poussées avec violence et dont il sortait mille étincelles, tandis qu'au delà on voyait le grand canal qui de loin paraissait comme une glace de cristal*. Citons enfin quelques allégories typiques. En 1660, à Lyon, pour les réjouissances de la Paix, c'est le temple de Janus, affectant la forme carrée *pour répondre aux quatre parties du monde*, avec la nymphe Amalthée tenant un rameau d'olivier. Le feu commença par la décharge de la *Guerre*, de l'*Hérésie*, de la *Discorde* et de la *Révolte*. Enfin *un feu plus clair et plus serein éclaira tout le haut de la machine où étaient les symboles de la Paix* et quatre cents lances à feu inscrivirent dans le ciel : *Vive le roi !* En 1649, c'est un arc de triomphe orné de l'image de la *Justice* avec sa balance et son épée ornée d'un soleil. Sous la voûte, Apollon couronnant les muses offrait l'immortalité au jeune souverain. Ailleurs Persée (cette fois représentant Louis XIV) présente au peuple la tête de Méduse (et ce nouveau monstre c'est la Fronde). On ne se glorifie pas mieux soi-

même et peut-on rêver autopropagande illustrée avec plus de magnificence et... d'éclat ?

Faisons un tour à Rome avant de voir s'alourdir, puis s'abâtardir le genre. Voici le *Mariage de l'Amour et de l'Hyménée*, donné en 1745 devant le palais Farnèse à propos du mariage du dauphin avec l'infante Marie-Thérèse. Pour célébrer la prise de Belgrade sur les Turcs, voici une tour à plusieurs plates-formes d'où les infidèles sont précipités tandis que la Victoire distribue des couronnes et que des Amours soufflent dans les trompettes de la Renommée. Mais les plus beaux feux étaient peut-être ceux à l'occasion de l'entrée de la Chinea, cette mule blanche offerte au pape par le roi de Naples. De 1722 à 1786, on vit ainsi chaque année traiter les sujets les plus variés, et pas toujours les plus religieux d'ailleurs : le *Concile des Dieux*, le *Rapt de Ganymède*, les *Jardins de Babylone*, le *Théâtre d'Herculanum*, etc. Mais je crois qu'il est inutile ensuite de nous rendre à La Haye, à Moscou, à Bruxelles : partout nous rencontrerions les mêmes temples à colonnes, les mêmes pavillons entourés de jardins à arceaux, les mêmes portes triomphales.

Revenons en France. Le Bien-Aimé est monté sur le trône. Mais là, vraiment, la plume nous tombe des mains. Il semble que les pièces montées les plus imposantes ne cessent de surgir des entrailles de la terre et des profondeurs de l'onde, non plus que le ciel de s'augmenter nocturnement de toute une cosmogonie ignorée, à laquelle Dieu le Père lui-même n'avait jamais pensé. Ce ne sont que mouvants systèmes de planètes accompagnées de leurs satellites, que zébrures de comètes, lueurs de nébuleuses. Que citer en particulier dans toute cette débauche pyrotechnique ? Un volume entier n'y suffirait pas. Quels monuments ! Quelle figuration ! On est comme saoulé de temples de l'*Hymen* ou de *Lucine*, de *Jardins des Hespérides* ou de *Forges de Vulcain*, de *Grottes de Thétis*, comme étourdi par tant de parades de dieux avec les plus grandes vedettes de l'Olympe : Jupiter, Apollon, Mars, Mercure, Amphitrite, Cérès, Minerve, Pallas, etc., sans compter la *Jeunesse*, la *Force*, la *Santé*, la *Tempérance*, la *Clémence*, la *Constance* et la *Vertu héroïque*. Les plus beaux feux, on veut dire les plus originaux, dans ce bric-à-brac ampoulé de rhétorique théâtrale furent celui donné à l'occasion de la naissance du dauphin en 1730, entre le Louvre et l'hôtel de Bouillon, avec ses donjons, ses parterres d'eau, ses gondoles d'or et surtout deux montagnes jumelles couvertes de paysages agrestes et de jardins qui furent enfin unies par un immense arc-en-ciel (mais, avant d'en arriver là, le spectacle pyrotechnique dura plus d'une heure), puis, en 1756, celui de la Victoire de Port-Mahon s'élevant sur un piédestal étagé figurant des rochers et des ruines de fortifications, le tout orné d'une pyramide, de colonnes rostrales, de palmiers et de statues.

Louis XVI, la Révolution et l'Empire ne nous apportent rien de neuf et il faudra attendre la fin du XIX^e siècle pour voir les progrès de la chimie, souhaités par le vieil artificier, nous apporter enfin un style nouveau : celui que nous connaissons tous et dont chaque 14 juillet est un témoignage qui ne lasse pas l'admiration des foules guettant au zénith l'apparition des *belles bleues* ou des *belles rouges*.

Telle est, en quelques pages, résumée l'histoire de ce divertissement qui nous enchante encore, qui fut d'abord magique complément immatériellement ocellé et incandescent de ballets mécaniques et d'appareils articulés et animés, puis devint toile de fond pour des compositions allégoriques dignes des sujets de concours de prix de Rome, et, enfin, se transforma en surgissements de figures décoratives abstraites, sans support représentatif ; qui cherchait autrefois la durée plus que la variété et aujourd'hui ambitionne avant tout l'éclat et la hauteur, et que le Parisien aimait tant qu'un architecte, un jour, conçut le projet de déplacer l'Hôtel de Ville afin que cet édifice encadrât, à la façon d'un balcon de théâtre, une vaste place où le peuple aurait pu assister comme d'un parterre aux épanouissements des jeux pyriques partant d'un terre-plein s'avançant dans le fleuve sombre.

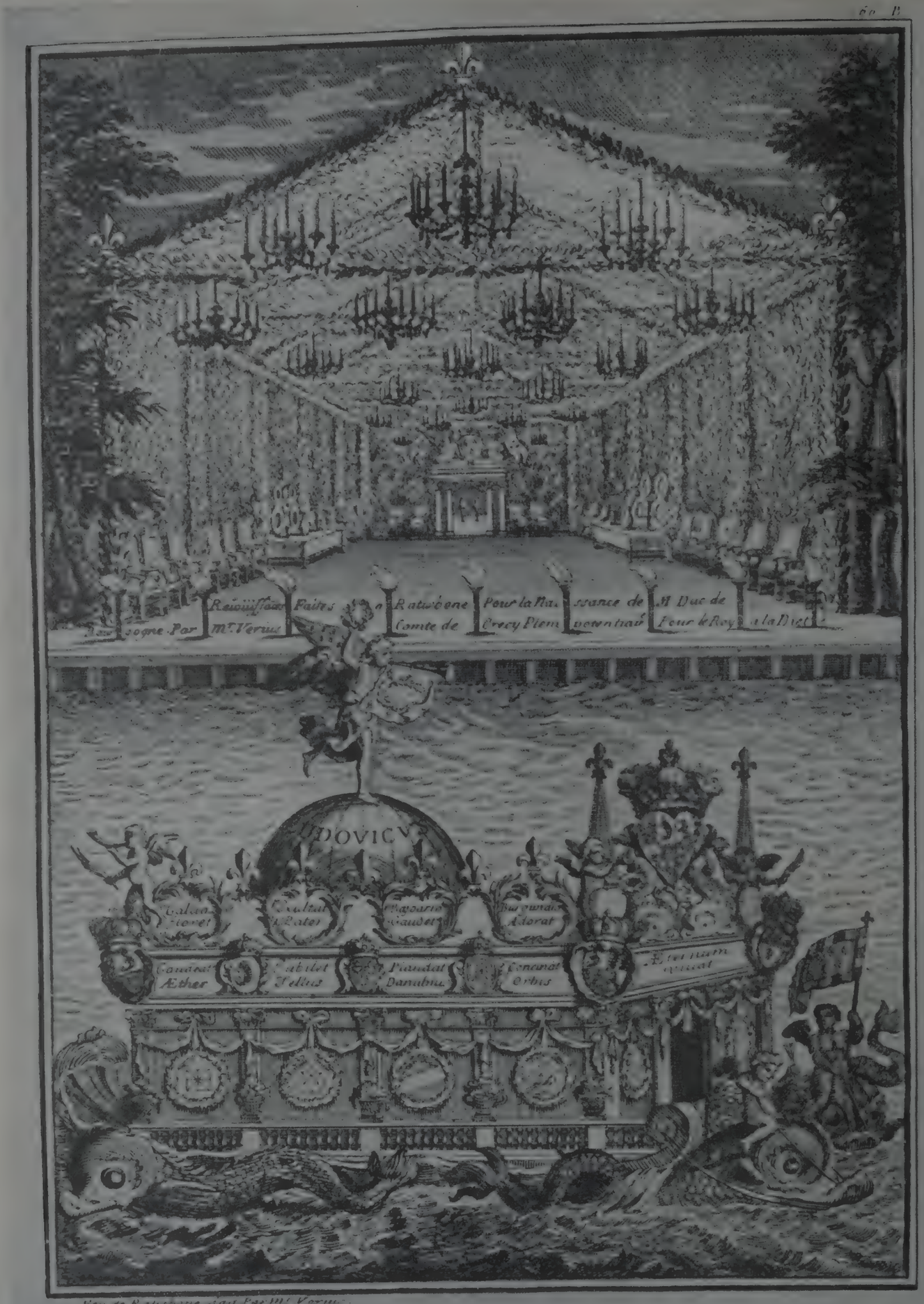
La dernière fusée, ondulant comme un panache, retombe éparpillée en longues larmes pâlissantes qui vont se noyer dans le sein des ténèbres. Et, en pensant à ces feux qui n'ont rien dévoré qu'eux-mêmes, un vers de Boileau me revient en mémoire, à peine changé d'un mot :

... l'artifice agréable
Du plus sinistre objet fait un objet aimable.

LOUIS CHÉRONNET

CÉLÉBRATION PAR UN FEU D'ARTIFICE, TIRÉ AU PALAIS-BOURBON EN 1859, DES VICTOIRES DE L'ARMÉE D'ITALIE. COLLECTION RUGGIERI.

DOCUMENTS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL PROVIENNENT DE LA COLLECTION RONDEL.



Fêtes sur l'eau a Ratisbonne a l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne. Bibliothèque de l'Arsenal.

Bibliothèque de l'Arsenal.

Reconstitution d'une naumachie, d'après la planche illustrant le « De Arte Gymnastica... » de H. Mercuriali (1564).

FÊTES SUR L'EAU

par JEAN VALLERY-RADOT

conservateur du cabinet des estampes

Dans l'arsenal des jeux et divertissements publics dont se récréaient nos ancêtres, on peut d'abord établir une distinction entre les jeux terrestres et les jeux nautiques, ces derniers n'étant souvent, d'ailleurs, qu'une transposition sur l'élément liquide des jeux de terre ferme.

Les uns et les autres sont tantôt des jeux populaires relevant du folklore et tantôt de somptueux divertissements, réglés comme des ballets, auxquels participaient un grand nombre de figurants. Le faste, l'éclat, la pompe de ces « jeux de princes » contrastaient singulièrement avec la simplicité et la bonhomie des jeux populaires, qui n'en étaient d'ailleurs, le plus souvent, qu'une parodie grotesque.

Les jeux nautiques d'essence populaire étaient assaisonnés en outre d'un piment supplémentaire qui exerçait un singulier attrait sur les spectateurs : c'était la perspective de la chute inévitable du participant dans la rivière. De là l'extrême popularité de la quintaine d'eau, du tir à l'oie sur l'eau et de la joute nautique. Tous ces jeux avaient leur équivalent sur la terre ferme.

La quintaine d'eau était en effet l'analogue de la quintaine que l'on courait dans la lice et que l'on appelait dédaigneusement la quintaine des faquins. La quintaine, simple plastron de bois contre lequel le cavalier s'exerçait à rompre des lances, se transforma bien vite en parodie de la joute. Il suffisait, pour en faire un jeu nautique, de remplacer la monture par une barque conduite à force de rames en direction d'un poteau sur lequel était fixé un écu. Si notre jouteur d'occasion n'assurait pas, suivant les règles, le coup porté à l'écu, il était précipité dans l'eau, et l'on s'atten-

TIR A L'OIE ET JOUTES NAUTIQUES ORGANISÉS SUR LA SEINE LE 13 AOUT 1699. BIBLIOTHÈQUE DES ARTS DÉCORATIFS.

dait si bien à cette issue fatale que la quintaine d'eau se courait en chemise, ainsi qu'on peut le constater dans une miniature du livre d'heures de la duchesse de Bourgogne, conservé à Chantilly (1).

Aussi extravagant que cela paraisse aujourd'hui, ces jeux étaient si goûtés qu'ils faisaient partie dans certains fiefs des redevances au seigneur. « Y ceux vavasseurs, lit-on dans un texte du XV^e^ siècle, doivent toutesfois que eux ou leur fils aîné se marie, jouter en la rivière de Rille, trois coups de lance à un pieu... et doivent-ils être en un bateau lequel on mène à quatre hommes aval ladite rivière. »

(1) Cf. J.-J. Jusserand, *les Sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*. Paris 1901.

La joute nautique était l'équivalent, sur l'élément liquide, de la joute terrestre. Deux barques, menées à la rencontre l'une de l'autre à force de rames, portaient chacune un jouteur armé d'un bouclier de bois et d'une lance. Le vainqueur précipitait son adversaire dans la rivière. Une célèbre eau-forte de Callot, *la Vue du Louvre*, montre la Seine couverte d'embarcations pavoisées de bannières fleurdelysées, parmi lesquelles on distingue celles des jouteurs. C'est la fête nautique de 1629, en l'honneur du roi Louis XIII revenant vainqueur du siège de La Rochelle.

Avec sa sincérité habituelle, Callot, du bout de sa pointe nerveuse, a donné, à l'occasion de cette fête éphémère, une inoubliable vue du Paris d'alors, avec

la tour de Nesle faisant face au Louvre, qui sera transformé plus tard par Louis XIV, et la rivière fuyant vers la campagne, que l'on devine toute proche. A cette époque, le Pont-Royal n'était pas encore construit.

Dans l'estampe gravée par J. Duret, d'après Joseph Vernet, la fête nautique, qui est encore une joute à la lance, change de cadre et d'époque. Le château Saint-Ange y remplace le Louvre et la scène se passe en 1750 sur le Tibre. Le tableau dont le graveur s'est inspiré appartient à la période romaine de Joseph Vernet, qui est la meilleure de l'artiste. Avant d'être devenu le spécialiste de trop fréquents « naufrages », Joseph

les personnages, le jeune homme que l'on voit au premier plan, à droite, n'est autre que Joseph Vernet lui-même.

Le tir à l'oie était un jeu barbare qui consistait à suspendre une oie à une corde et à se disputer le triste honneur de l'abattre à coups de bâton avant de lui arracher le cou. Le tir à l'oie sur la Seine accompagnait les joutes dont Callot nous a conservé le souvenir. On notera, à ce propos, que dans son esquisse au crayon, conservée au British Museum, Callot avait représenté ce jeu, qu'il a supprimé dans son eau-forte, sans doute parce que la corde tendue en travers de la Seine coupait désagréablement la composition.

Bibliothèque de l'Arsenal.

Fêtes nautiques a Rouen, pour l'entrée dans cette ville du roi Henri II et de Catherine de Médicis, en octobre 1550.

Vernet avait su donner de la Rome du XVIII^e^ siècle des vues animées d'une foule de personnages qui en font de véritables tableaux de genre et qui sont très proches des célèbres « vedute » vénitiennes de Canaletto. Ainsi en est-il de cette délicieuse *Fête sur le Tibre à Rome*, qui fut exposée sous ce titre au Salon de 1750.

Dans ce tableau, qui fait aujourd'hui l'honneur de la National Gallery, on admire, plus encore que le sujet un peu mince de la scène, son décor, qui est celui même de la Rome du XVIII^e^ siècle, et les spectateurs de la fête, c'est-à-dire des représentants de cette société romaine dont le président de Brosses avait consigné quelques années auparavant les travers, mais en même temps le charme raffiné et le séduisant pittoresque. Parmi

Du moins, une estampe populaire montre, sinon dans une note artistique, du moins avec un louable souci de la vérité, tous les détails des « grande *(sic)* magnificences faictes à l'oyson tiré au retour de Sa Majesté ».

La légende naïve, en vers de mirliton, énumère les héros de cette fête burlesque, ajoutant qu'on y voyait aussi

Des hommes servant de nacelle
Porter la dame et la pucelle
Pour passer l'humide élément.

Une autre estampe populaire montre encore l'oison tiré sur la Seine le 13 août 1699, à l'occasion de l'érec-

VAISSEAU DE JASON. SUR CELUI-CI, LE PRINCE DE TOSCANE FIGURAIT JASON, CHEF DES ARGONAUTES.

FRONTISPICE DE L'EXEMPLAIRE DE EAUX-FORTES DE CANTA GALLINA, ILLUSTRANT LES FÊTES NAUTIQUES DONNÉES SUR L'ARNO, A FLORENCE, EN

VAISSEAU DE PÉLÉE ET TÉLAMON, « EN FORME DE COQUILLE A CAUSE DE THÉTYS, FEMME DE PÉLÉE ».

VAISSEAU DE CASTOR ET POLLUX. A LA POUPE, UN GRAND CYGNE POUR EXPRIMER LA NAISSANCE DES DEUX FRÈRES, FILS DE JUPITER.

. Bibliothèque de l'Arsenal.

1608, a l'occasion du mariage de Cosme II de Médicis, fils du grand-duc. Bibliothèque Nationale. Cabinet des Estampes.

Le vaisseau du dieu marin Glaucus, qui tronait a la poupe, était tiré par des dauphins.

A la poupe du vaisseau consacré a Idmon et a Mopsus, fils d'Apollon, « on voyait un char environné de nuées ».

Dans le vaisseau d'Orphée et de Bacchus, les rameurs étaient déguisés en satyres et les soldats en bacchantes.

tion de la statue de Louis XIV sur la place des Conquêtes, aujourd'hui place Vendôme. Une réplique de la statue royale abritée sous un monument factice flottait sur les eaux de la rivière, au-dessus de laquelle était tendue une corde où pendait l'oison. Des joutes nautiques corsaient le spectacle, au son d'un orchestre flottant de violons, de contrebasses et de tambourins. La légende nous a conservé une chanson de circonstance improvisée à cette occasion :

Tout le long de la rivière
Tous les princes y seront présents
Ah! qu'il y va gaiement!
Accompagnez de tous les grands
Tout le long de la rivière
Ah! qu'il y va gaiement!

Mais s'il y allait gaîment, ce jour-là, suivant la chanson, tout le long de la rivière pour les « princes accompagnés de tous les grands », il n'en est pas moins vrai qu'à pareille époque les princes et les grands, voire les rois, s'accommodaient aussi de jeux nautiques, mais d'une autre classe.

Au XVI^e^ siècle, époque où l'on ne jurait que par les anciens, il fut aussi de mode de ressusciter, pour le plus grand bien de l'hygiène, les jeux de la palestre et du stade. C'est à cette besogne que se consacra un auteur italien, Hieronimo Mercuriali, en publiant en latin son *Art de la gymnastique*, qui parut en 1564 et dont le succès fut tel qu'il fut réédité ensuite, notamment à Paris et à Amsterdam. C'est de ce docte ouvrage qu'est tirée la reconstitution de la naumachie que nous reproduisons. Ces simulacres de combats navals en usage dans les jeux publics chez les Romains étaient également fort goûtés de nos ancêtres. Qu'il nous suffise de citer les combats navals qui eurent lieu à Rouen, sur la Seine, en 1550, pour l'entrée dans cette ville d'Henri II et de Catherine de Médicis ; sur la Mayenne, en 1619, en l'honneur de Marie de Médicis, et, en 1658, sur le Doubs, en l'honneur de l'élection de l'empereur, Besançon étant alors ville impériale.

Mais les plus belles fêtes nautiques, dont il convient de souligner ici le faste exceptionnel et le déploiement pompeux, furent sans aucun doute ces divertissements splendides, à ce point calqués sur les carrousels terrestres qu'on les appelait des carrousels d'eau.

L'un des plus magnifiques fut celui qui eut lieu à Florence, sur l'Arno, à l'occasion du mariage de Cosme de Médicis avec Marie-Madeleine d'Autriche, en 1608. Il avait été organisé avec tout le luxe, tout le faste et, disons-le aussi, toute l'érudition possibles et imaginables, par Jules Parigi, à la fois ingénieur et architecte. Canta Gallina en avait gravé des eaux-fortes.

Avec le même sérieux que Boileau édictant dans son *Art poétique* les règles de la versification et les usages des différents genres littéraires, un Jésuite, le P. Menestrier, devait codifier plus tard, dans son *Traité des tournois, ioustes, carrousels et autres spectacles publics*, paru en 1679, les règles très précises de ces divertissements.

Il fallait d'abord prendre garde au « dessein », c'est-à-dire au sujet, qui devait avant tout « être ingénieux et bien imaginé afin que l'esprit n'y ait pas moins de plaisir que les yeux ». Or, il n'y avait de sujets nobles

J. Duret, d'après Joseph Vernet. Fête sur le Tibre, a Rome, en 1750.

Gondole d'apparat du Marquis de Gournay, ambassadeur de Louis XIV a Venise, pour son entrée solennelle dans la ville, en 1682.

Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

Planche gravée par J. Le Pautre.

Bibliothèque de l'Arsenal. Collection Rondel.

que dans l'histoire ou la fable, et il fallait les choisir de préférence dans les combats des héros ou des divinités. Ne sommes-nous pas, en effet, à l'époque où la peinture d'histoire occupait le premier rang dans la hiérarchie artistique?

En troisième lieu, les sujets doivent être propres aux lieux, aux personnes et au temps. Ainsi, il faut prendre des sujets maritimes si l'on entreprend de faire des carrousels sur l'eau, et pour les personnes « les ajuster autant qu'il se peut à leurs inclinations ». Le sujet doit encore servir aux habits, aux machines et à tout le reste de l'appareil, etc.

Si l'on en juge d'après les règles de ce curieux traité, le carrousel sur l'eau organisé à Florence, en 1608, par Jules Parigi, avait été dans son genre un véritable chef-d'œuvre. C'était la reconstitution du combat naval de la flotte des Argonautes contre celle de Colchos. Il est vrai qu'il fallait connaître à fond la mythologie, comme la possédaient d'ailleurs les « honnêtes gens » de l'époque, pour goûter toutes les subtilités du décor des vaisseaux gréés à cette occasion ou les allusions cachées sous les costumes des figurants.

Identifions l'un des nombreux vaisseaux de cette imposante flottille, par exemple celui de Pélée et de Télamon, à l'aide du P. Menestrier, qui déchiffrait à livre ouvert tous ces rébus et qui avait d'ailleurs à sa disposition les eaux-fortes de Canta Gallina destinées à éterniser le souvenir de cette fête éphémère. Nous en donnons quelques reproductions. « A costé de ce vaisseau estoit celuy de Pélée et de Télamon, fait en forme de coquille, à cause de Thétys, femme de Pélée. Quatre autres coquilles formaient la poupe, dont la plus basse faisoit la saillie, et le retour, deux autres servoient de siège à Pélée et à Télamon, et la quatrième au-dessus portoit l'image de Thétys et leur servoit de pavillon, soutenue de deux dauphins. Tout le dedans estoit de rocaille, de mousse, d'algue et de coquillages agréablement disposez. L'arbre estoit un chesne sec plein de fourmis. Les Mirmidons sujets de Pélée estoient les soldats de cette quadrille, et outre la petitesse de leur taille qui les devoit faire connoitre, leurs habits étaient semés de fourmis. Huit tritons couverts d'écailles estoient les rameurs de cette barque. » On voit par cette description en tous points conforme à l'eau-forte, et par conséquent à la réalité, avec quels raffinements d'érudition étaient exécutées ces « machines » que n'auraient pas désavouées les plus pointilleux des antiquaires. Et les barques de Castor et Pollux, de Glaucus, d'Idmon et Mopsus, etc., étaient, à l'avenant, chargées de héros, d'allégories et de symboles.

Telles étaient les réjouissances qui égayaient les Florentins dans la capitale du grand-duché de Toscane, à l'aube du XVII^e siècle. Telle était la Florence joyeuse et vivante, toute bruissante de fêtes, dont le jeune Callot fit la connaissance en 1611. Il y demeura, ébloui, fasciné, jusqu'en 1621. Il prit tout d'abord la succession de Canta Gallina et fut bientôt chargé par le grand-duc de confier au cuivre le souvenir des fêtes qui ne cessaient de se succéder dans cette ville bienheureuse.

Le 25 juillet 1615 on y avait célébré, comme de coutume, la fête de saint Jacques, et c'est à l'occasion de cette solennité religieuse, par un contraste vraiment inattendu, que le grand-duc Cosme II organisa en

même temps sur l'Arno un divertissement nautique consacré à l'arrivée de l'Amour en Toscane. Le jeune dieu était monté sur un vaisseau en forme de char qui évoluait sur le fleuve entre le pont Santa Trinita et le pont Alla Carraia, cependant qu'à l'entour on voyait une pyramide humaine surgir de l'eau, des joutes nautiques se donner libre cours et, plus loin, une quintaine d'eau. Tel est le spectacle dont rend fidèlement compte une eau-forte de Callot. Callot, à cette époque, n'était encore qu'un débutant, mais un débutant plein de promesses, qui ne devait pas tarder à donner sa pleine mesure dans une pièce célèbre, *l'Eventail*, où il représenta, et cette fois avec tout son talent, une autre fête nautique sur l'Arno.

Mais l'Amour, si bien reçu dans la capitale de la Toscane en cet été de 1615, menaça d'en partir l'année suivante, y ayant rencontré à son gré un trop grand nombre de belles inhumaines « per la crudelta delle dame fiorentine ». Ce fut encore une occasion d'élever au beau milieu de l'Arno le palais de Cupidon, et derechef, le jour même de la fête de saint Jacques.

Ces jeux, d'un faste inouï, devaient être introduits en France avec les opéras, leurs décors et leurs ballets, sans compter les pompes funèbres, à la faveur de la vogue toujours grandissante dont jouissaient en France, à pareille époque, les modes italiennes. Le « ballet » qu'un certain Morel se proposait de représenter sur la Seine, devant le Louvre, en 1629, à l'occasion du retour de Louis XIII, vainqueur de La Rochelle, ne devait le céder en rien aux carrousels sur l'Arno, dont le grand-duc Cosme II de Médicis régalait ses sujets. Le thème était bien choisi. Il était « maritime » : c'était Persée (Louis XIII) délivrant Andromède (La Rochelle).

L'auteur du projet le présenta au roi en termes naïfs : « Je me prépare donc pour représenter dessus l'eau de la Seine et devant votre palais royal du Louvre la figure d'une Andromède attachée à un rocher... exposée... au plus redoutable monstre de la mer, qui, la regardant comme sa proye, espouvantera tous les environs de ses sifflemens horribles, jettera du feu par les yeux et par les narines et viendra la gueule béante pour la dévorer. Aussitost, du haut de la tour de Nesle paroistra... ce brave et généreux Persée qui, porté sur les ailes de Pégaze, se présentera devant elle comme celuy de tous les hommes qui se sentira digne de triompher de sa chasteté... »

Ces divertissements nautiques étaient aussi en pleine vogue sous le règne de Louis XIV. Durant le troisième jour des *Plaisirs de l'île enchantée*, qui firent les délices de la cour de Versailles au mois de mai 1664, on vit Alcine portée sur l'eau par un monstre marin et suivie de deux nymphes montées sur des baleines. Enfin, le château d'Alcine s'effondra dans l'eau, au milieu d'un feu d'artifice.

Mais l'un des plaisirs favoris de Louis XIV, avant que Fagon le lui interdise, par crainte des rhumatismes, fut la promenade sur le grand canal, à la nuit tombante, au son des violons de Lulli. Le lieudit la Flottille a conservé le souvenir des embarcations royales, parmi lesquelles il y avait des gondoles.

Félibien a trouvé des accents, dont sa plume n'était cependant pas prodigue, pour célébrer le charme de ces nuits divines : « Dans le profond silence de la nuit, l'on entendait les violons qui suivaient le vaisseau de Sa Majesté... Pendant que les vaisseaux voguaient avec lenteur, l'on entrevoyait l'eau qui blanchissait tout autour, et les rames qui la battaient mollement et par coups mesurés marquaient comme des sillons d'argent. »

L'histoire des jeux nautiques est une longue et belle histoire dont ce court exposé ne présente qu'un bref épisode. Non moins fastueux, non moins magnifiques que les jeux terrestres, ils se parent en outre du prestige supplémentaire que leur vaut la domination d'un élément que l'homme ne maîtrise ni sans une bonne somme de vigueur physique ni sans risque.

JEAN VALLERY-RADOT

L'Éventail de Callot, 1619. Cabinet des Estampes.

ROMANCES

DU PRINTEMPS

PAR ROBERT KEMP

Le temps a laissié son manteau... Mignonne voici l'avril... En attendant que le printemps commence... C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau... Quand mai, des beaux jours du printemps, vint renouer la trame... Mai tout mouillé rit dans les champs... O nos mémoires bourdonnantes !... bourdonnantes de chansons printanières, rassemblez l'essaim des romances du renouveau, des romances des roses et des hirondelles, des cantiques et des couplets galants...

Dans toutes les langues, on a chanté le printemps ; à Ispahan, dans la senteur des roses, et sur les bords de l'océan Glacial, quand éclate, en une nuit, autour d'Arkhangelsk, le printemps vert tendre, où folâtreront les rennes. Le printemps a ému le vieil Homère, qui, si vraiment il était aveugle, ne voyait pas s'ouvrir les fleurs, mais sentait de nouveaux parfums dans sa barbe, et plus chaudes les cordes de sa lyre. Le printemps a été proposé, comme sujet de concours, par Apollon Musagète à Erato et à Polymnie, il a égayé les poètes de l'Anthologie et ses nuits ont bercé les douleurs de Schumann. Ronsard, en Vendômois, l'a regardé naître : *Comme on voit sur la branche, au mois de may la rose, — En sa belle jeunesse, en sa première fleur, — Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur, — Quand l'aube, de ses pleurs, au poinct du jour l'arrose...* Vers de miel !...

Un professeur en Sorbonne nous demandait un jour : « Qui me dira, messieurs, pourquoi les poètes, de préférence, chantent le printemps ? » Nous restions muets.

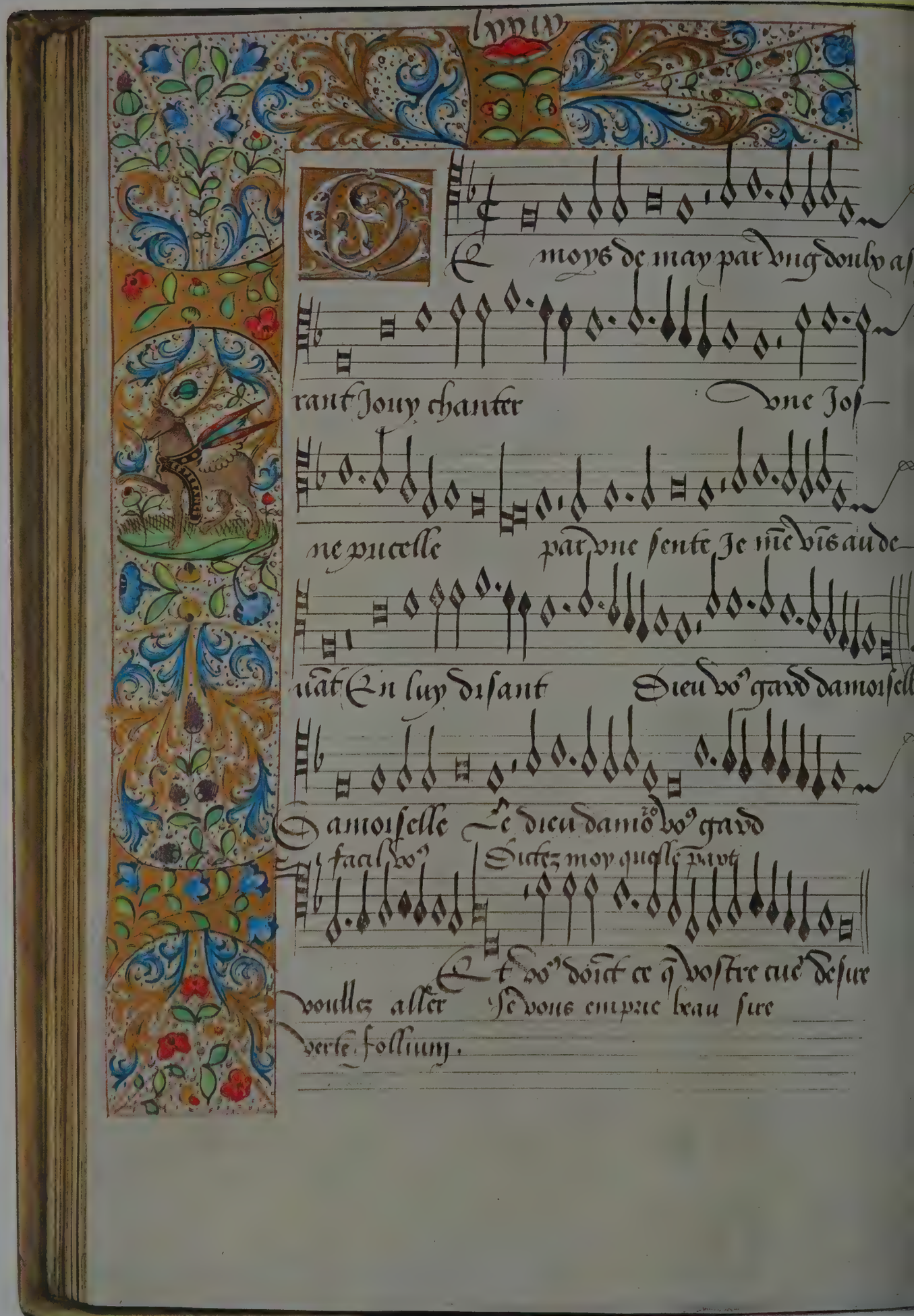
On aurait pu discuter. Les poètes ont dit aussi les rigueurs de l'hiver, la neige et les sapins de Noël, la « morte saison », comme la nomme Villon, *Que les loups se vivent de vent — Et qu'on se tient en sa maison — Pour le frimas près du tison.* Ils se sont réjouis des fruits de l'automne ; et si l'on comptait à l'actif de septembre tous les couplets bachiques, les chansons à boire, les louanges de la « septembrale purée », quelle imposante statistique ! Acceptons toutefois la victoire du printemps. Quelle est sa cause ? D'une voix triomphante, le professeur professait : « Messieurs, tout simplement, c'est parce que c'est plus facile. »

Il m'est venu à la pensée que cette explication était une sottise. Plus un sujet est piétiné, plus il est difficile d'en faire monter des fleurs fraîches. Le musicien, moins précis, n'a guère à craindre les redites. Mais le poète... Quand il a bien « planté le may », vu venir du sud la première hirondelle, compté les *pay' tes dettes* ! de l'alouette au haut du ciel et s'est piqué aux buissons de roses peuplés d'abeilles, il se trouve embarrassé... D'autant que certains d'entre eux semblent s'être appliqués à dresser l'inventaire de tous les « motifs » qui accompagnent l'idée du printemps. Si bien qu'il n'y a plus qu'à tirer l'échelle du cerisier : toutes les cerises sont mangées !

En Angleterre, tenez, il y avait déjà la ravissante chanson de *Comme il vous plaira*, avec ses onomatopées de clochettes : *In the spring-time, the only pretty ring-time, — When birds do ding, hay ding a ding, ding : sweet lovers love the spring*, que Jules Supervielle traduit ainsi : *Dans un léger jour de printemps, — A la saison du mariage, — L'oiseau chantait son digue, digue, don, — L'amour veut ce tapage...* C'était déjà assez décourageant ! Mais écoutez maintenant, d'un contemporain de Shakespeare, Nashe, le poème *Spring*, que tous les Anglais ont appris en classe : *Spring, the sweet spring...*, le roi de l'année, le parfumeur de toutes choses, qui fait danser les filles en rond et chanter les oiseaux, *Cuckoo, jug-jug, pu-we, to witta-woo...* Rien n'y manque : les agneaux, le pipeau du berger, les pâquerettes, les duos d'amour, les vieilles qui se chauffent au soleil...

Maintenant, de notre Gautier, vous rappelez-vous, dans *Emaux et Camées*, le *Premier Sourire du printemps*? C'est mars qui prépare la saison nouvelle ; le voici lingère : *Il repasse des collerettes*, — pour les petites pâquerettes cela va de soi — et joaillier : *Et cisèle des boutons d'or* ; perruquier, qui s'en va *Avec une houppe de cygne, — Poudrer à frimas l'amandier* ; habilleur, qui *lace les boutons de rose — Dans leur corset de velours vert* ; professeur de sifflet pour les merles ; semeur de perce-neige dans les prés et de violettes dans les bois ; carillonneur des *grelots d'argent du muguet* ; jardinier, préparant les plants de fraisiers ; chapelier, pour préserver du soleil les joues des fillettes : alors ils s'écrie : *Printemps, tu peux venir !*

Brave professeur, vous dont la chair, depuis longtemps, a cessé de nourrir les pâquerettes et les violettes, ce n'est pas facile de chanter le printemps ; mais on ne peut pas s'en passer ! l'âme et le corps se réveillent, en avril ; la sève s'échauffe ; le sang rougit — *le sang qui brille aux lèvres qui se rendent ;* — la jeunesse, que l'Italie appelle *primavera della vita*, devient fougueuse ; et la vieillesse, songeuse. Il faut bien que l'émotion s'extériorise. Nous ne sommes que trop avertis du péril des refoulements...

Il suffira d'une dizaine de vers parfaits ou d'une mélodie assez tendre, et l'auteur sera immortel ! Quand Charles d'Orléans n'aurait écrit que *Le temps a laissié son manteau*, dont Debussy s'énamoura, il ne périrait pas ; — c'est son *Sonnet d'Arvers* et son *Vase brisé*. Mais parlons d'un poète moins pur, moins illustre... Le bon Jean-Baptiste Clément aurait-il sa place sur la Butte sans le refrain du *Temps des cerises* ? *Ah ! Quand reviendra le temps des cerises...* Dix syllabes, dix notes qui ont su toucher les cœurs innocents ! *Le Temps des cerises* est le titre du dernier roman qu'ait écrit le doux poète Clovis Hugues. Il l'écrivit tout près de la mort, dans son lit. « On est bien,

CHANSON NORMANDE DU XV^e SIÈCLE D'OLIVIER BASSELIN ORNANT UN MANUSCRIT DE BAYEUX DU XVI^e SIÈCLE
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

murmurait-il, on est bien au lit pour arranger ses phrases... » La chanson de Jean-Baptiste Clément, abeille de Montmartre, a voltigé sur les lèvres mourantes du vieil enfant de Vaucluse L'air est de Renard, le ténor, qui finit misérablement, la gorge ravagée par la maladie, et à qui, m'a-t-on conté dans mon enfance, on fabriqua une voûte palatale en argent. Il créa lui-même, dans des cafés chantants, cette charmante et simple mélodie, avec le peu qui lui restait de voix. « Mais quel sentiment! » ajoutait-on.

Dans les plus vénérables et précieux manuscrits de notre fonds national on découvre des chansons du printemps; d'Olivier Basselin, de Gace Brulé. Gace Brulé n'en a jamais assez de s'écrier : *Quand vois le temps bel et clair... Quand vois la fleur boutonner... Quand le temps reverdoit... Quand vois l'erbe reprendre...* Et le châtelain de Coucy!...

Il faut bien se dire que nos aïeux, encore moins bien chauffés que nous, s'ennuyaient dur, le long des hivers ! Ils n'avaient point, autant que nous, réjouissances de lectures ; nuls théâtres, ni radio, ni ciné... Alors, c'était la vraie délivrance d'ouvrir les doubles fenêtres sur les premiers jours clairs ; et de chasser, par l'odeur des prés, l'odeur du moisi, des lampes, des aigres sauces. En diminuant les peines de janvier, la civilisation appauvrit le bonheur d'avril.

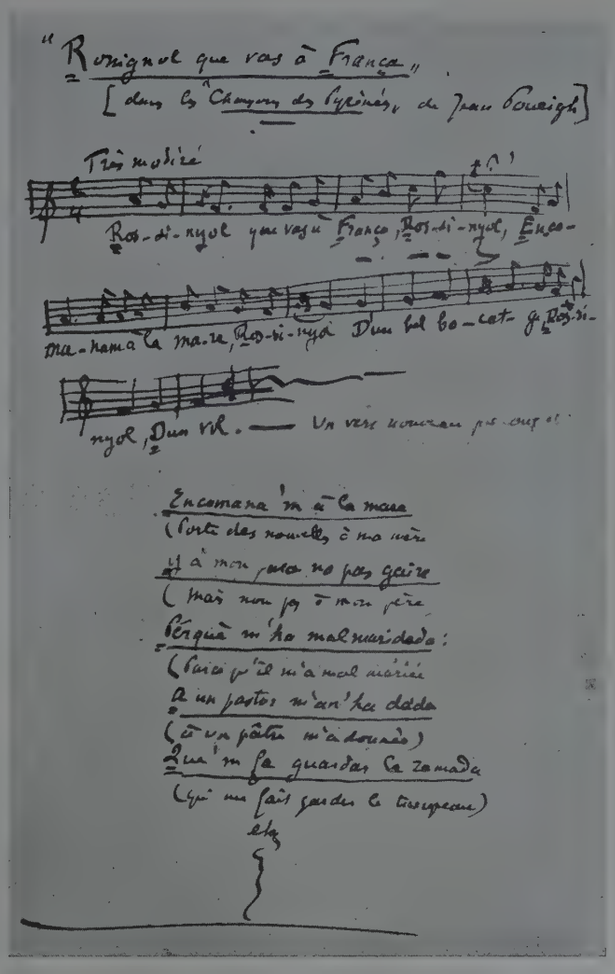
Si l'on feuillette les recueils de Tiersot ou Weckerlin, on y découvre une foule de chansons printanières. Elles vont d'avril à la Saint-Jean d'été. D'avril, qui a inspiré à Rémy Belleau les vers, si souvent mis en chansons, *Avril, l'honneur des bois — Et des mois — Avril, la douce espérance — Des fruits qui sous le coton — Du bouton — Nourrissent leur jeune enfance...*, jusqu'à la Saint-Jean d'été : *Voici la Saint-Jean, l'heureuse journée — Que nos amoureux vont à l'assemblée... — Marchons, joli cœur, la lune est levée...* Doux miracle de ce dernier vers! Quelle tendresse dans ce *joli cœur!* Comme c'est paysan, quoique précieux ; et tendre, et amoureux ! Et ce paysage, brusquement ouvert, en cinq syllabes, à la façon des haï-kaï japonais : *la lune est levée...*

Dire que, pendant quatre ans, la plus connue et, après tout, l'une des plus charmantes « chansons de printemps » qui existent a été interdite sur tout le territoire de ce qu'on appelait la nouvelle Europe!... La *Chanson du Printemps* de Mendelssohn, descendant de Sem, ne devait égrener ses imitations de harpe, élever son clair chant de flûte sur aucun clavier! On trichait, à tous risques, rideaux fermés, persiennes closes... Elle fait la joie de tous les petits pianistes, qui la jouent d'ordinaire trop lentement, avec des « rubati » détestables... Les Allemands, il faut leur faire en plus ce reproche, ont abusé du printemps, au point que Romain Rolland lui-même déclarait sa nausée devant la marée douceâtre de tant de *Fruhlingsnacht*, de *Fruhlingslieder*, de *Fruhlings... Fruhlings...* Cela ne finit plus! Schubert en est plein. Schumann presque autant! Qui résiste à la première mélodie des *Amours du Poète: Quand mai...*, *Monat mai*, comme dit Heine, si peu des leurs!... Et les oiseaux qui chantent dans le *Noyer*, ne sont-ce pas des oiseaux printaniers?... Dans la cabane de Hunding, plus tard, Wagner fera entrer le jeune avril, conseiller de toutes les folies, et son or et ses saphirs, son ciel d'azur... C'est lui, l'enchanteur Merlin de la musique, l'homme aux philtres, qui nous a versé les plus capiteuses liqueurs printanières.

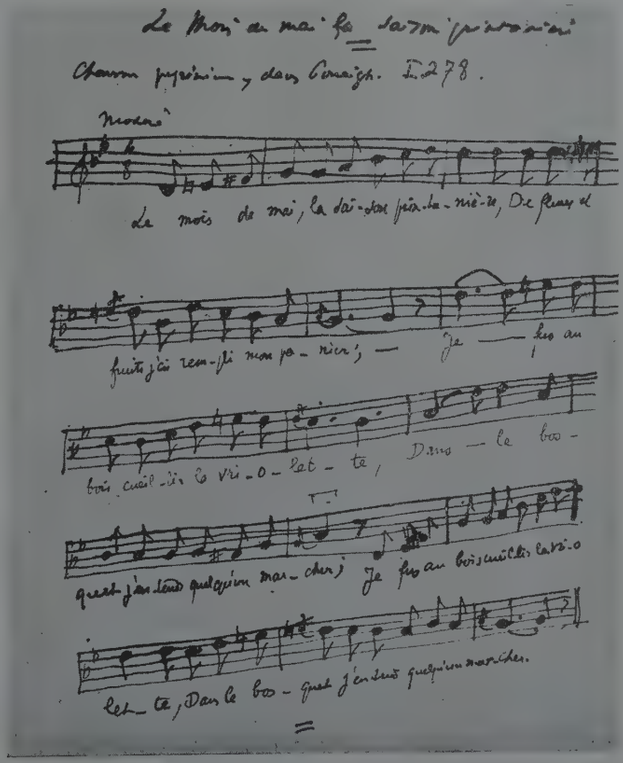
« Je ne peux plus entendre *la Walkyrie* », me disait amèrement Pierre Lalo, qui a écrit un admirable *Wagner ou le Niebelung*. C'était en 1941. Je lui demandai : « Et *Tristan?* — Peut-être... — Et l'*Enchantement du Vendredi Saint?* — Oh ! oui...»

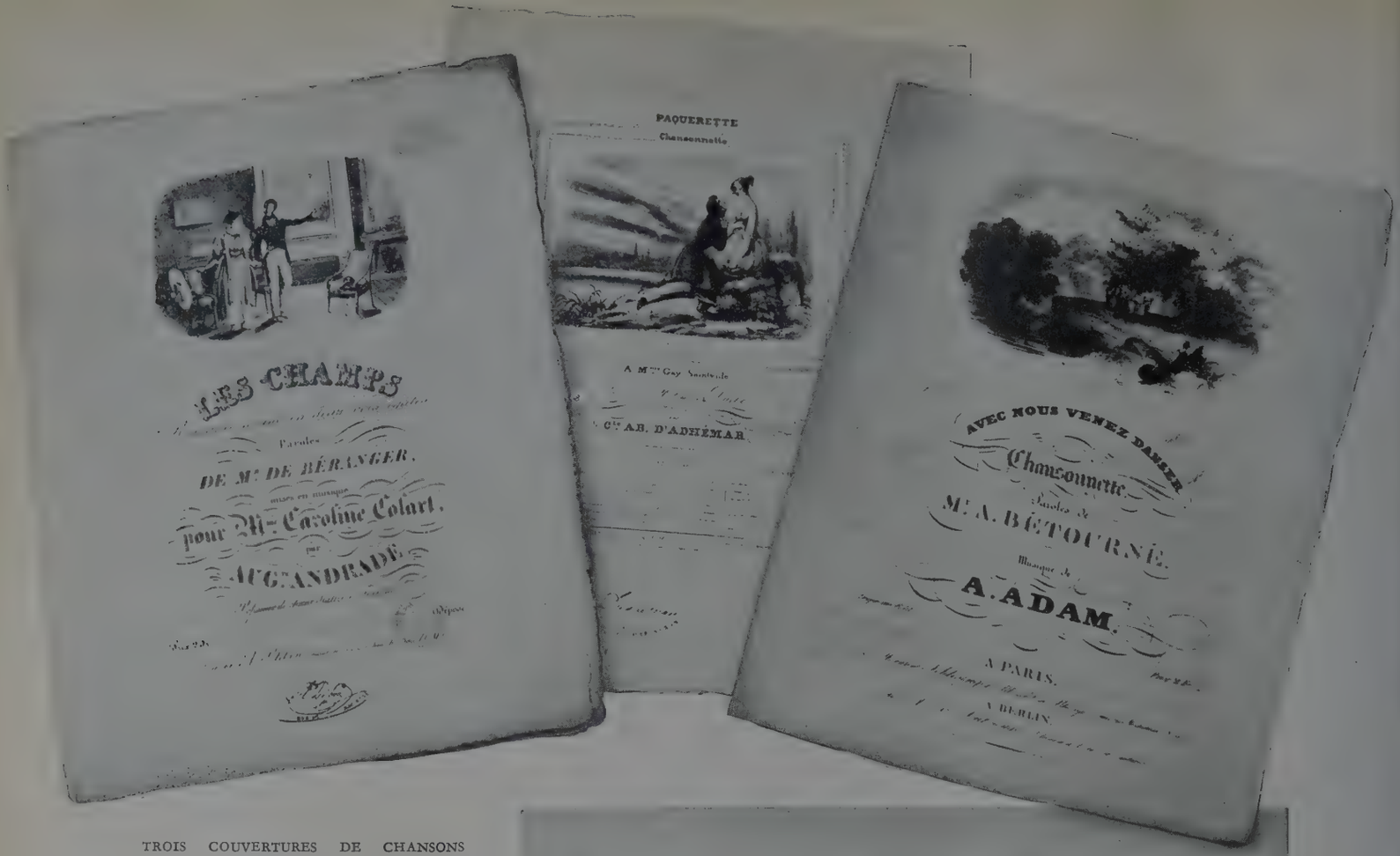
L'*Enchantement du Vendredi Saint*, la plus pure symphonie du printemps qui ait été écrite... A moins que la *Scène au ruisseau* de la *Pastorale* ne se situe, elle aussi, au printemps? Alors, elles seraient deux. O souvenirs! Avant 1914, quelle était l'ardeur des fous de musique que nous étions, quand Colonne, dans son programme pascal, inscrivait l'*Enchantement!* Les doux frissons de l'orchestre, la phrase heureuse dont les notes s'ouvrent une à une, comme des fleurs, enivraient notre jeunesse ; nous étions des chevaliers pleins d'innocence, heureux d'être tentés par les Filles-fleurs.

Retournons aux ariettes de chez nous. Toutes nos provinces chantent le printemps. La chanson provençale de Magali, qu'on



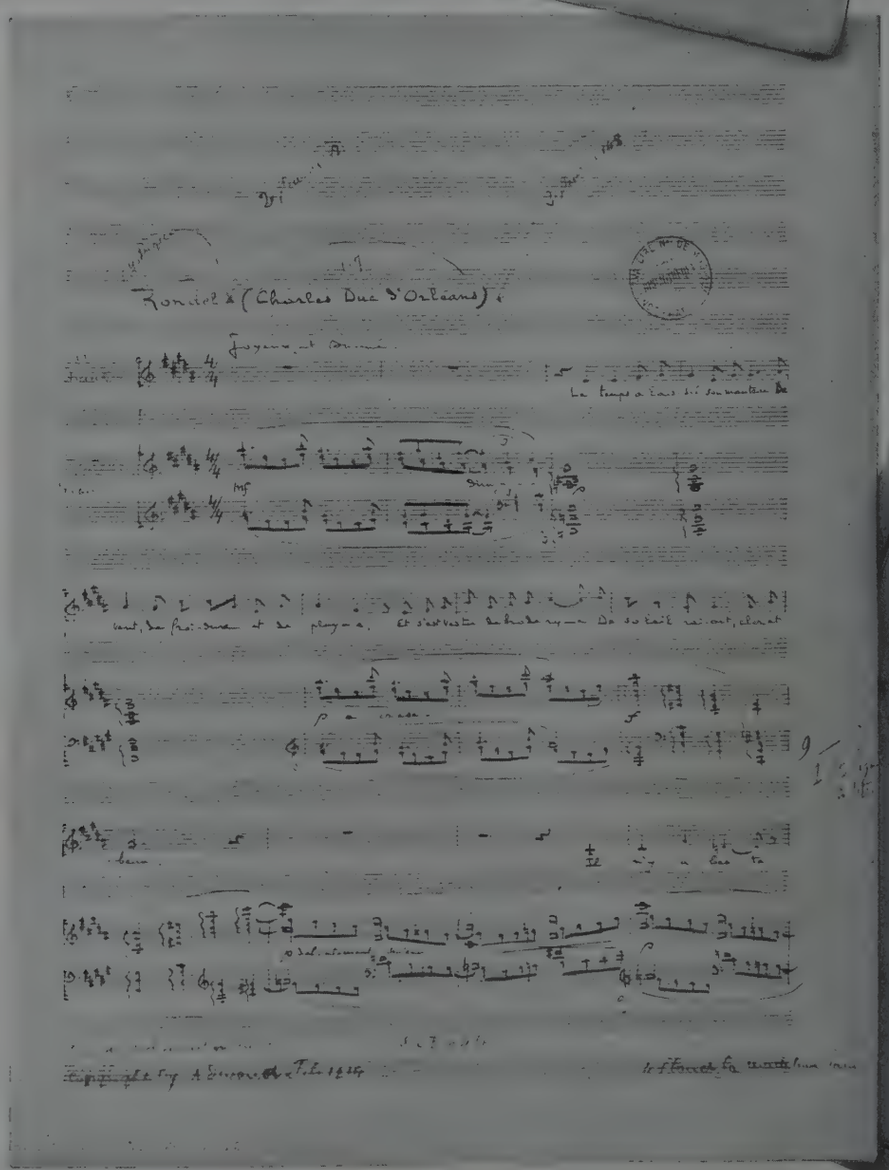
DEUX FEUILLETS DU CARNET OU L'AUTEUR DE L'ARTICLE A RECOPIÉ LES CHANSONS ET COUPLETS QU'IL TENAIT A CITER. CES EXEMPLES SONT TIRÉS DES *Chansons des Pyrénées*, DE JEAN POUEIGH.





TROIS COUVERTURES DE CHANSONS ROMANTIQUES.

Bibliothèque du Conservatoire de musique de Paris.



MANUSCRIT DE "AU RONDEL DE CHARLES DUC D'ORLÉANS" DE CLAUDE DEBUSSY.

Bibliothèque du Conservatoire de musique de Paris.

PAGES DE L'EXEMPLAIRE EN MAROQUIN ROUGE AUX ARMES DE MARIE-ANTOINETTE DES CHANSONS DE J.-B. DE LA BORDE, PREMIER VALET DE CHAMBRE DU ROI, GOUVERNEUR DU LOUVRE. FRONTISPICE DE LE BOUTEUX 1779.

Bibliothèque Nationale.

prie de pencher sa tête au « fenestroum », est une « aubado » printanière. Le Saintongeais chante : *Un jour de may, ça m'y prend une envie, — D'planter un may à la port' de ma mie...;* mais le Jurassien en son patois réplique — une chanson recueillie par Ch. Beauquier — *Vekia veni lou zouli mâ! — L'aluetta plainta lo mâ;* et Jean Poueigh, dans les Pyrénées, a recueilli : *Le mois de mai, la saison printanière, — De fleurs, de fruits j'ai rempli mon panier;* et, mieux encore, en patois, la jolie chanson du *rossinyol que vas à França, le rossinyol d'un bel bocatge...* La chanson de Saintonge fait penser aux paysages de *Dominique;* au bon Courbet ramant sur la Seudre. Celle des Pyrénées, à ces pentes herbeuses, vers Arrau, qui, dès avril se couvrent de narcisses et embaument toute la montagne.

Pas une ariette du XVIII^e^ siècle qui ne soit printanière. Quel amant chanterait : *Viens dans ce bocage, belle Aminte, il est fait pour les plaisirs et les jeux,* si la rose n'y fleurissait, entre l'ombre et le soleil? Est-ce que *Rose et Colas,* au printemps de la vie, échangeraient si vives tendresses sous un ciel d'hiver ou de canicule? Estelle et Némorin, tout de même. Les fillettes de Greuze ont le printemps sur les joues. Et le *Bavolet flottant* de Couperin flottait dans l'air printanier, entre Paris et Versailles, sur la route préférée du grand musicien. On semait alors les gilets de soie de violettes et les coussins des bergères de pâquerettes!

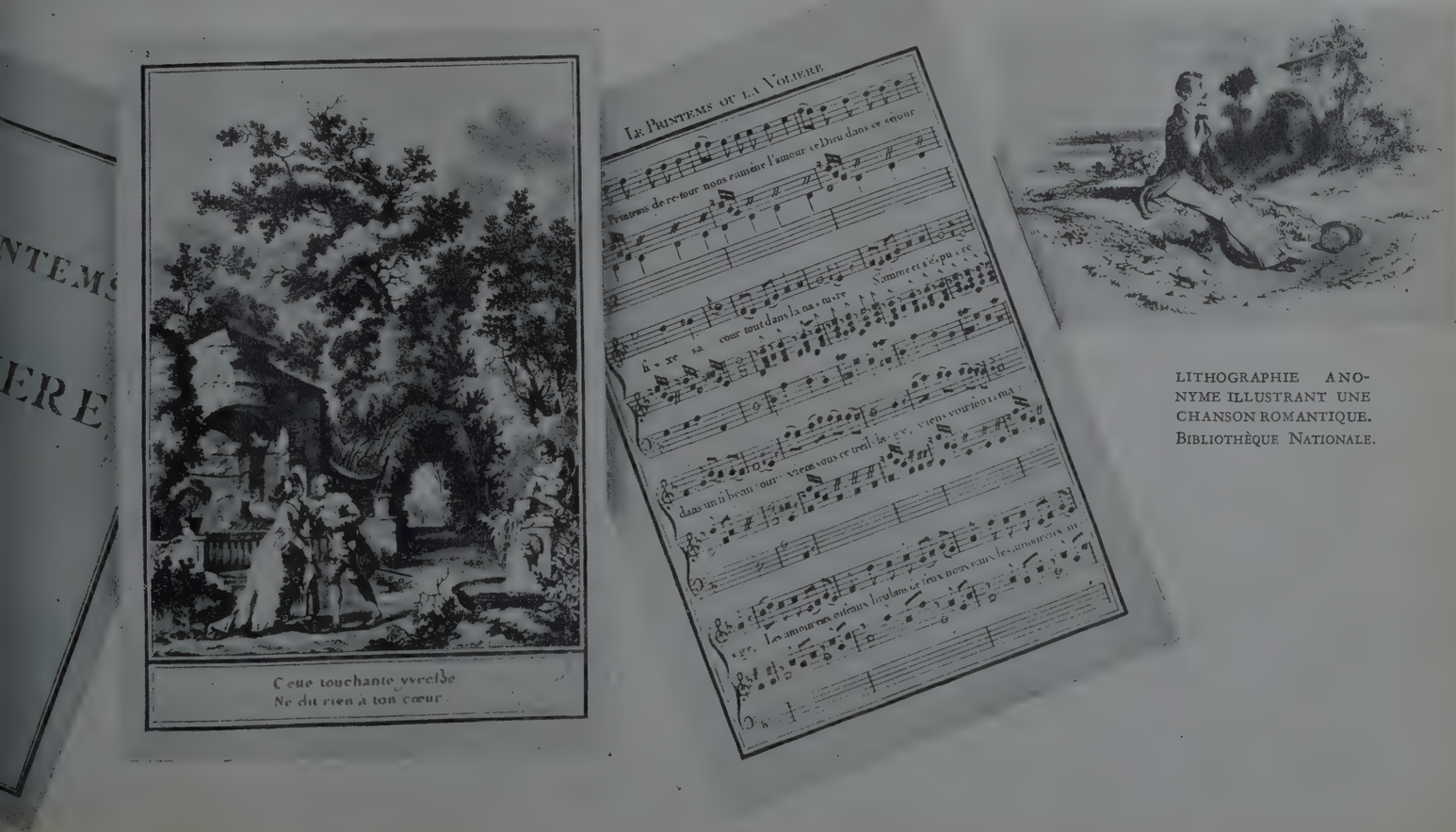
Vint notre romantisme. Hugo a donné dans la romance. Il a chanté la coccinelle et le papillon. *Une humble fleur disait au papillon céleste : — Aime-moi!...* Idylle complète ! Et, dans ce poème dont le succès fut peut-être trop vif, *Dieu est toujours là,* que François Mauriac se souvient avec épouvante d'avoir appris par cœur — hélas ! je le sais encore... — il y avait quelques vers, jolis tout de même sur le printemps : *Quand, au soleil séchant sa robe, — Mai tout mouillé rit dans les champs...* J'en ai des larmes aux yeux... Alors que de mélodies, que de couplets troubadour et mandore sur le printemps!... Que d'hirondelles et d'abeilles... Sur les couvertures lithographiées, que de jeunes hommes songeurs, regardant l'oiseau traverser le ciel — *Oiseaux légers messagers du zéphyr...* — essuyant des larmes lamartiniennes! Que de paysannes coquettement chaussées en bonnet d'opéra-comique, pressant un bouquet sur leur cœur ! Que de guirlandes de roses! Et les enfants qui chantent : *Hanneton, vole, vole, vole...*

Les musiciens les plus graves ont sacrifié au printemps. Le bon César Franck s'égaye et sourit dans la lumière du printemps. Il a écrit un chœur de femmes : *Premier Sourire du printemps; le Mariage des roses* et cette admirable *Procession,* qui est un paysage de la fête-Dieu! Mais, naturellement le plus printanier de tous les musiciens, il faut que ce soit Massenet, sensuel, caressant, femmelin!... Son *Poème d'avril* est de 1866 ; et la *Sérénade du passant,* de 1869. Elle fut pour beaucoup dans le succès de Coppée. On la chante toujours : *Mignonne, voici l'avril... ;* des voix chères qui se sont tues nous l'ont enseignée au sortir de notre berceau. *Avril est là! Avril est amoureux, Pensée de printemps...* Il n'était jamais rassasié de printemps! Et plus il avait de cheveux gris, plus il rajeunissait sa musique, selon la méthode Azaïs des compensations. Fauré, Verlaine, Debussy... Ce sont de nouveaux enchantements, des lunes blanches dans les bois, des aubes qui grandissent, des roses d'Ispahan! Saint-Saëns évoque fort vaguement, le printemps palestinien dans *Samson : Printemps qui commence — Portant l'espérance — Aux cœurs amoureux...* Amour et printemps! Non, ce n'est pas facile à chanter, vieux professeur! Mais l'auditoire est toujours prêt à l'indulgence. « Avril... Mai... », vous n'avez que ces syllabes à lancer. Tous les cœurs sont à vous.

Et je pense encore au *Jardin féerique* de Ravel ; au *Festin de l'araignée* de Roussel, qui se passe peut-être en été, mais le thème du « jardin » est tellement « pâquerette »...

Pas plus que Botticelli n'a découragé les peintres, Rémy Belleau et Gautier ne décourageront les poètes, ni Massenet et Roussel les musiciens. Le génie se moque des précurseurs. Quand éclata *Du côté de chez Swann,* on s'aperçut que personne encore n'avait vu s'ouvrir des aubépines. Proust a créé un « printemps à lui », dans ce petit chemin de Méséglise *tout bourdonnant de l'odeur des aubépines. La haie formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sur la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir...* Et l'épine rose ! *Au haut des branches... pullulaient mille petits boutons d'une teinte plus pâle qui, en s'entr'ouvrant, laissaient voir comme au fond d'une coupe de marbre rose de rouges sanguines...*

Y a-t-il des pays sans « chansons du printemps »? J'ai bien feuilleté l'*Anthologie nègre* de Cendrars. Pas un conte, pas une légende ni un proverbe ; pas un refrain sur le printemps... Les poètes d'Afrique équatoriale ne semblent connaître que la saison humide, *Nchanga,* et la sèche *Enomo...* Pauvres poètes... Il fait si bon *cueillir la fraise!* Saluer la saison où *les galants font leur choix,* où *l'amour vole et papillonne par les prés et par les bois,* comme chante la vieille Taven à Mireille...



LITHOGRAPHIE ANONYME ILLUSTRANT UNE CHANSON ROMANTIQUE. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

Gravure de Stradan

Bibliothèque des Arts décoratifs

Pêcheur. Fouil
Musée du Louvre

PÊCHE A

par **Maurice**
de l'Académie

garçon chez qui nous dînions ce soir-là, toute son enfance s'est écoulée dans un café-bar de Montmartre, puis son adolescence, puis une part de sa jeunesse. C'était entre nos deux guerres et pendant la longue occupation allemande. Ce qu'il a vu, entendu, côtoyé entre les tables d'acajou ne lui laisse guère à ignorer des turpitudes et des vices humains.

Qu'il ait gardé, la trentaine venue, un visage lisse, un regard clair, ce pouvait être le privilège d'un solide équilibre physique. Mais la clarté même de ses yeux, bien des fois, par sa fraîcheur joyeuse et pure, m'avait semblé révéler autre chose : une protection mystérieuse et sûre, je ne savais quel merveilleux secret.

J'aurais pourtant dû m'en douter. Mais il arrive qu'on perde, un temps, jusqu'au souvenir des grâces anciennes, jusqu'à la nostalgie des bienfaits qu'on pourrait leur devoir encore. Ce fut une chance que ce même soir, parmi les autres convives, se trouvât quelqu'un pour m'aider, une sorte d'intercesseur providentiel.

Celui-ci n'était plus un homme jeune : cinquante ans ou à peu près, vécus dans l'orbe des boîtes de nuit, des cabarets, des plateaux de music-halls. Lui aussi offrait à mes regards le visage d'un homme heureux, riche d'un optimisme invincible, d'une joie de vivre hors de toute atteinte. Je ne pouvais pourtant pas croire qu'il dût, lui, pareil privilège aux innombrables chansons d'amour qu'il avait rimées dans sa vie. Mais ce fut lui qui, d'un mot, m'éclaira.

Je l'entendis, par-dessus la table, interpeller son jeune compagnon :

— As-tu préparé tes lignes?

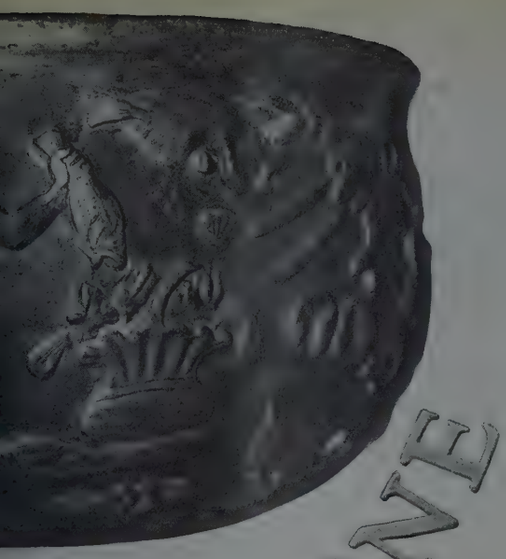
Et aussitôt propos d'aller leur train : allusions à des coins de rivières, à des branches inclinées sur l'eau, à des glissades de barques silencieuses ; à des soleils mordants et radieux, des ciels de lumières et de nuées, des fouettées d'ondées orageuses ; à des onglées, des suées héroïques ; à des captures inoubliées, des bredouilles non moins mémorables. La même joie éclairait leurs traits, les mêmes rires leur venaient aux lèvres. Nos deux compères étaient partis, très loin de nous, dans un monde d'enchantements qui les ravissait à nos yeux.

Le plus âgé se reprit le premier.

— Mais vous? dit-il en se tournant vers moi.

Je reçus en plein visage, un peu lointaine encore et comme illuminée de songe, la clarté de ses prunelles bleues. Il me sourit, ce fut comme s'il m'avait appelé. A mon tour, je leur devins complice, gauchement d'abord, avec des tâtonnements gourds, et tout à coup, imprévisiblement, dans une transe d'enthousiasme ou d'ivresse. Pour moi aussi les souvenirs s'animaient, revivaient, les images éclosaient en surgeons inépuisables. C'est elles que je laissais parler, disant la montée des truites sur la rivière un peu brumeuse encore, les gobages à l'aurore après une pluie d'éphémères, évoquant tel brochet « long comme ça, » la pâleur de son long ventre blanc sous l'épaisseur verte de l'eau, telle carpe inarrachable que j'avais mis trois quarts d'heure à « noyer. » Je voyais, j'entendais, je disais le glissement du fleuve entre ses grèves, le clapotis de l'eau sur les galets, les folâtreries des chevesnes sous l'auvent des touffes d'osier, le vol des hirondelles de mer et le cri des courlis, le soir.

Je n'avais point pris part à leurs courses, à leurs exploits. C'était tout comme. Nous nous retrouvions de plain-pied, nous nous étions d'avance et une fois pour toutes reconnus. Quand je disais les lacs canadiens, la voracité des truites rouges s'accrochant par deux au même leurre, venant mordre la lame du couteau, toute sanglante encore d'avoir étripaillé leurs sœurs, qu'un guide lavait dans l'eau transparente, ils me croyaient. Quand ils racontaient à leur tour des captures qu'ils disaient incroyables et qui n'étaient que fabuleuses, je les croyais. Nous savions les uns et les autres que nos récits d'après-dîner, dans l'irradiation merveilleuse que leur prête le souvenir, restent loyaux et toujours authentiques. Nous n'avions même plus à songer à cette remarque de l'un des nôtres, si vraie dans sa perspicacité fraternelle, « que chacun de nos



CHERCHEL.
PHOT. GIRAUDON

LA LIGNE

GENEVOIX
FRANÇAISE

kilos ne pèse que trois livres *juste.* » D'emblée, notre mutuelle confiance avait acquis la solidité même et l'aloi de notre joie. Je les aurais écoutés toute la nuit, et eux moi.

Enfin, l'aîné dit au plus jeune :

— Va chercher ton livre de pêche.

C'était un fort volume, relié d'un beau cuir dense et fauve. Je savais, avant de l'ouvrir, qu'il représentait beaucoup d'amour. Chaque jour de pêche était là consigné, chaque prise, des plus menues aux plus pesantes. Des encres multicolores, rouge, verte, noire, violette ou bleue, différenciaient les espèces et les genres ; des signes, aux apparences cabalistiques, marquaient les particularités et les poids. Mais ces couleurs, ces hiéroglyphes étaient chargés d'une signification immédiate, ou plutôt doués d'une puissance magiquement incantatoire. Le seul aspect des pages dispensait de lire les notes brèves qui en parsemaient les marges. C'est qu'elles ne s'embellissaient point seulement du chatoiement de l'écriture, du mystère des ronds et des croix. Elles étaient toutes diaprées d'images, de poissons découpés et collés, avec un soin, une délicatesse tendre qui eussent frappé jusqu'aux yeux d'un profane.

Et toute cette faune luisante, écailleuse, ces flancs bleutés de porcelaine, cuirassés d'or ou de bronze clair, tous ces ocelles, ces zébrures, ces marqueteries ruisselantes et fraîches, tout cela glissait, louvoyait, suscitant alentour, sur la froide blancheur du papier, des profondeurs glauques et mouvantes, des ondulements d'algues dans le courant, des floraisons de nymphéas, des danses de libellules, des reflets de nuages voyageurs. Peu importaient les noms des rivières, des canaux, des étangs forestiers qui parfois me touchaient les yeux. Je ne les lisais pas, je n'avais cure de les reconnaître. La vie même était là, la vie profonde des eaux, leurs secrets, leur populeux mystère, et l'envoûtement qui monte de leur visage perpétuellement changeant et toujours semblable à lui-même.

— Il est beau, mon livre, n'est-ce pas ?

La voix était presque timide, assourdie d'une pudeur émouvante. Je ne répondis pas, sinon par mon silence même. Ce silence me valut d'être entraîné vers un cabinet mystérieux, une sorte de profond placard qu'une ampoule électrique éclaira. Toutes les cannes étaient là, rangées dans leurs étuis de toile ; les mouches artificielles brasillèrent sous le jet de lumière, les devons, les cuillers jetèrent de brusques étincelles. Il y en avait beaucoup. L'aîné des deux pêcheurs décocha une claque indulgente sur l'épaule de son disciple.

— C'est un homme riche, vous voyez !

Le ton n'avait point d'ironie, ou à peine : juste ce qu'il en fallait, se rappelant ses jeunes souvenirs, pour sourire à ses propres yeux de ses excès de néophyte. Presque grave, il redit le même mot : « Nous sommes riches. » Puis, de nouveau se tournant vers moi :

— Pourquoi ne pêchez-vous plus ?

J'aurais pu lui parler du pillage de ma maison, de mes engins volés, vieux amis familiers, de mes deux périssoires disparues, si nerveuses et si dociles, de la peine que j'en avais eue, aussi amère et décourageante qu'elle m'avait serré le cœur devant les rayons vides de ma bibliothèque saccagée. C'était là de mauvaises raisons, qu'à bon droit il eût jugées indignes.

En est-il donc de plus valables, meilleures ou pires ? Je pense qu'il en est bien ainsi. Par incurie, par ignorance, on a laissé mourir peu à peu la faune vive de nos cours d'eau, naguère encore si drue et si diverse. Les pollutions, le braconnage ont eu vite fait de les dépeupler. C'est plus grand dommage qu'on ne pense, en ces années si dures aux hommes.

Je me taisais, laissais aller mes rêves. Des appels se levaient en moi, pathétiques, un besoin d'air léger, d'exaltante et chaude liberté. C'était le cri de toutes les géhennes, la plainte qui monte du cœur sous les menus harcèlements quotidiens et les brimades des imbéciles, le soupir de toutes les nostalgies. Phèdre se tend vers l'ombre des forêts, Virgile vers les fraîches vallées de l'Hœmos. « Fuir, là-bas, fuir... » Là-bas où il fera bon respirer, où l'on pourra de nouveau croire encore à la douceur de vivre, à la paix.

Pêcheurs, mes frères, il n'y faut que l'espoir d'un goujon, d'un gardonneau. Pour que l'appel garde sa force, pour que le charme exerce encore ses prestiges illimités, son miracle de délivrance, il faut cette musette au côté, ce roseau léger sur l'épaule ; quelque part, enfin, sous les arbres, au bord d'une grève ensoleillée, une plume à pointe rouge sur l'eau, et qui parfois tressaille encore au frôlement vivant d'une ablette.

LITHOGRAPHIE ROMANTIQUE — BIBLIOTHÈQUE DES ARTS DÉCORATIFS

TROIS POEMES DES BEAUX JOURS

AMILLIS

Un écureuil léger bondissait dans les branches,
Là-bas, au fond de la prairie,
Et tu venais, parmi les marguerites blanches,
Pleine de grâce et de féerie,

Et tu venais à moi des plus secrètes rives
Du lac endormi de l'enfance
Comme une fiancée aux prunelles pensives
Qui tremble et vers l'amour s'avance...

SUR LE BORD DES ÉTANGS

Quand au lever du jour nous longeâmes les saules
Et que mourut le bruit léger des violons,
Je mis un châle vert sur tes jeunes épaules
Et la fleur d'un baiser sur tes beaux cheveux blonds,

Et ce fut l'aube ainsi d'une adorable peine
Qui me poursuit encore et me ramène au temps
Où tremblaient dans tes bras d'amoureuse incertaine,
Chaque soir, de grands lys cueillis près des étangs.

OFFRANDE

Vers les jardins secrets où songent les amants
Voici la nuit qui vient pas à pas, douce et brune,
Et qui fera bientôt parmi son clair de lune
Baigner les plus divins peut-être des moments;

Voici la fraîche nuit qui vient sous les tonnelles
Et, mêlée au parfum d'une rose de sang,
L'odeur des blancs jasmins qui dans nos cœurs descend
Comme un rêve au milieu des vérités charnelles;

Voici, régnant déjà sur les bois d'alentour,
La nuit d'été qui vient nous apporter le jour.

Philippe CHABANEIX.

PHOT. PIERRE BOUCHER

FRAGONARD. « L'Orage. » Musée du Louvre.

ORAGES

PAR LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

Les emportements de l'orage me touchent moins que sa lourde et sourde approche, quand l'air déjà en pressent la menace, et se charge, et s'énerve, bien avant que les nuées se forment dans un ciel encore bleu dont la sournoise pureté tend un piège de rayons.

Alors, on participe vraiment de la nature. Tout se tait et devient immobile, dans une attente solennelle. Mais vous savez, au tremblement qui court au-dedans de vous, que cette immobilité est celle des archets, l'instant extrême de tension dans le soudain silence de la salle, avant que le bras levé du chef d'orchestre délivre en se baissant l'orage des sons assemblés, et incline, et relève les archets tous ensemble, comme le vent fait les épis. Silence, immobilité de la plaine alourdie de fièvre et de chaleur sur le bord du délire : l'opposé même du paisible sommeil prolongé de l'hiver, sous les draps bien tirés de la neige.

Mais voici que se lève un petit vent aigre ou brûlant, le frisson qui précède la crise. La moisson frise et fait la chair de poule. La forêt gémit d'angoisse, la sueur couvre votre front. Un éclair prend un cliché. Le premier coup de tonnerre annonce que le drame va commencer Le rideau ne se lève pas, il tombe ; comme tombe cette coupole cuivrée qu'on n'a pas vue venir des bords de l'horizon, qui a dû descendre d'un coup, toute formée, des profondeurs du ciel, et qui s'arrête juste à temps, et qui vous enferme sous son couvercle tandis que la pluie rapproche les parois : vous voilà serrés dans l'orage, réduits à son assaut, livrés à ses fureurs. Au delà, il n'y a plus d'univers.

Tout commence ; mais tout finit. L'attente, l'anxiété, l'angoisse ont été emportées par le vent ou lavées par la pluie. Il ne reste qu'un spectacle, le jeu brutal et sifflant que les éléments font mener à la nature. On se sent aussi calme que ces âmes inquiètes quand le drame éclate enfin, que le malheur ni la violence ne sont plus à redouter : l'imagination et les nerfs peuvent prendre congé, il ne s'agit plus que de vivre. Ici, de regarder.

Peut-être qu'on regarde des ruines. Ces moissons tordues et couchées, peut-être ne se relèveront-elles pas. Mais on n'y songe pas, d'abord. On est un specta-

PHOT. PIERRE JAHAN

teur, et ces jeux effrayants ne ressemblent pas, pour qui les contemple, à la guerre. Le paysan y songe, lui ; aussi ne voit-il pas l'orage, il assiste à une calamité. Il faut choisir.

Mais rien n'approche les orages en mer. Ici, le spectacle ne vous touche plus seulement par sa magnificence furieuse, il vous menace, vous ramène à votre propre mesure, qui n'est rien.

Les moissons, les forêts peuvent bien rappeler l'ondulation des flots, le soulèvement de la mer : la mer ne rappelle ni les moissons, ni les forêts. Elle n'a pas besoin d'images, elle se suffit, bouche l'imagination, la remplit, la déborde et ruisselle alentour. Nulle trace, plus tard, du passage de la tempête; sur les eaux lisses et innocentes, rien ne demeurera de cette agitation, ni champs ravagés, ni chemins ravinés, ni troupeaux foudroyés, ni arbres abattus. Tout aura disparu, comme la colère des forts, sans laisser traîner de mémoire.

Péri en mer ! C'est là un sort si naturel qu'on ne lui en veut même pas. L'homme lance à ce tyran le défi de l'esclave : il gagne sa vie, il la perd, il connaît son propre goût, son propre risque, livré au bon plaisir du prince qu'il a choisi et, que souvent, il croit narguer, commander et connaître. Mais que lui sert de pénétrer ses secrets, s'il est entre ses mains, trop faible pour sa propre science, impuissant à détourner ses fureurs comme à s'en protéger ?

Si la maladie, la vieillesse ou le soin des hommes ne se chargent pas de ma mort, un coup de mer m'emportera dans ces flots qui murmuraient le chant de ma naissance et qui peuvent bien me reprendre puisqu'ils m'ont appris à sentir.

CABINET DES ESTAMPES.

Nina Ricci présente
Eau de Cœur-joie NINA RICCI PARIS
Eau de Cœur-joie NINA RICCI PARIS
une eau-de-toilette exquise
parfumée à "Cœur-Joie"

LE BRIDGE (N° 29)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 25

♠ A D 8 5 3
♡ R 10 5 4
◇ D 2
♣ A 2

entame : ♣ V

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R 10 4 2
♡ A D 3 2
◇ A R 3
♣ R 3

Sud joue 7 Sans Atout. Ouest-Est ont toujours passé et Ouest entame du ♣ V. Comment jouer au mieux?

D'apparence banale, cette donne est, en réalité, très instructive.

Il est évident que seule une chicane à ♠ dans la mauvaise main peut faire échouer le grand chelem.

Si c'est Est qui a ♠ V 9 7 6, on réussira le grand chelem en partant du ♠ as ou de la D (ou du 2 pris par l'As) ; tandis qu'on le ratera en partant du R (ou du 3 pris par le R, car si Est met un petit ♠ sur le 3, Sud devra mettre le R et non le 10, ignorant encore que Ouest a chicane).

Réciproquement, si c'est Ouest qui a ♠ V 9 7 6, on réussira le grand chelem en partant du R, ou du 3 pris par le R (grâce à une impasse renouvelée à ♠) ; tandis qu'on le ratera en partant du ♠ As ou de la D, ou du 2 pris par l'As.

Ainsi donc la tactique qui réussit si Ouest a chicane échoue si c'est Est qui a chicane, et réciproquement ; et le premier ♠ joué par le demandeur l'engage irrémédiablement.

Le problème revient donc à ceci : quel est celui des deux joueurs, Ouest ou Est, qui a le plus de chances d'avoir ♠ V 9 7 6 en cas de chicane à ♠?

Comment répondre à cette dernière question ?

Si Est a chicane à ♣, c'est facile. On joue ♡ A et ◇ D. Si Ouest a une carte rouge, cela fait 10 cartes avec ses 9 ♣. Ouest ne peut plus avoir les 4 ♠ et le grand chelem est sur table en partant du ♠ as. Si Ouest n'a pas une seule carte rouge, c'est qu'il a les 4 ♠ et le grand chelem est sûrement réussi en partant du ♠ R.

Mais laissons de côté ce cas invraisemblable, car Ouest n'aurait pas passé avec 9 ♣. Est a donc fourni un petit ♣.

Que nous a appris cette première levée?

Est a la ♣ D, car Ouest aurait entamé de la D et non du V s'il avait ♣ D V.

Ouest a le ♣ 10, car il n'aurait pas entamé du V sans le 10, dans la crainte de faire cadeau d'une levée (si par exemple Sud a ♣ R 10 3 et Nord ♣ A 2).

Nous connaissons donc ♣ D chez Est et ♣ 10 chez Ouest, de sorte que leurs deux mains nous sont également inconnues (ou connues).

Du ♣ V nous ne pouvons guère déduire autre chose, car Ouest devait bien entamer de quelque carte. Quant au petit ♣ fourni par Est, il ne nous apprend pas grand-chose non plus, car nous ne pouvons pas compter que Est ait la fâcheuse habitude de fournir toujours son plus petit ♣.

La première levée à ♣ ne nous a donc rien appris quant aux chances respectives de Ouest et de Est d'avoir ♠ V 9 7 6; autrement dit, ces chances restent égales, comme elles l'étaient *a priori*.

D'où nous viendra la lumière alors?

Beaucoup de joueurs tireront mentalement à pile ou face la manière de jouer les ♠, quitte à se louer de leur inspiration ou de leur intuition s'ils ont deviné juste.

Il existe cependant une manière scientifique de résoudre ce problème : c'est la répartition des cartes rouges entre Ouest et Est qui nous indiquera la meilleure façon de jouer les ♠. L'idée fondamentale est la suivante :

C'est le joueur, Ouest ou Est, qui a le moins de cartes rouges qui a le plus de chances d'avoir ♠ V 9 7 6.

Que les cartes rouges soient inégalement réparties entre Ouest et Est, cela est certain puisqu'il y en a 13.

Mais sommes-nous sûrs, en jouant les couleurs rouges, d'apprendre lequel des deux, Ouest ou Est, y a le plus de cartes?

Oui, à une exception près : si les ♡ sont répartis 3-2 ou 2-3 et si Ouest et Est fournissent tous deux trois fois ◇. Cela se produira 55 fois sur 100 *a priori*, mais cela ne nous laissera pas désarmés.

Dans ce cas, et dans ce cas seulement, nous ne tiendrons plus compte de la répartition des ◇ et réglerons le jeu des ♠ sur la seule répartition des ♡. Si c'est Ouest qui a 3 ♡, nous craindrons ♠ V 9 7 6 plutôt chez Est, qui n'a que 2 ♡, et nous partirons du ♠ As. Si c'est Est qui a 3 ♡, nous craindrons ♠ V 9 7 6 plutôt chez Ouest et nous partirons du ♠ R.

En ne tenant pas compte de la première levée à ♣, le calcul indique ceci.

Premier cas.

Le nombre des cartes rouges de chaque joueur est connu exactement.

Celui qui a 6 cartes rouges aura 2,3 fois plus souvent ♠ V 9 7 6 que son partenaire, qui a 7 cartes rouges.

Celui qui a 5 cartes rouges aura 14 fois plus souvent ♠ V 9 7 6 que son partenaire, qui a 8 cartes rouges. Il est vrai que (sauf si Est a 2 petits ♡, 6 ◇ et au moins 1 ♣) on pourra toujours être sûr alors de réussir le grand chelem.

Deuxième cas.

Le nombre des cartes rouges détenues par chaque joueur reste incertain, Ouest et Est ayant fourni chacun 3 fois ◇.

Celui qui a 2 ♡ aura 2 fois plus souvent ♠ V 9 7 6 que son partenaire qui a 3 ♡. Celui qui a 1 ♡ aura 8 fois plus souvent ♠ V 9 7 6 que son partenaire, qui a 4 ♡.

C'est la loi d'attraction (Borel et Chéron : *Théorie mathématique du bridge*, page 196).

Nous la résumerons comme suit pour nos lecteurs.

Dans toute main cachée (ou dans tout côté caché, quand on cherche à deviner le jeu des adversaires dans la phase des déclarations) les contraires s'attirent et les semblables se repoussent.

La longue à une couleur appelle la courte à une autre et y repousse une longue. Réciproquement, la courte à une couleur appelle la longue à une autre et y repousse une courte.

Longue et courte sont prises ici dans un sens relatif et non absolu. Nous disons qu'une main cachée (par exemple Est) a une longue à une couleur K quand elle a plus de la moitié des cartes K possédées par Ouest-Est dans l'ensemble de leurs deux mains cachées.

Par exemple, dans le n° 25, Est aura une courte à ◇ s'il a 3 ◇ (Ouest-Est ayant 8 ◇), mais une longue à ♡ s'il a 3 ♡ (Ouest-Est ayant 5 ♡). Si Est a 4 ◇ ce ne sera ni une longue ni une courte puisque Ouest a aussi 4 ◇.

La loi d'attraction est d'autant plus précieuse qu'elle n'exige aucun recours au calcul, et, par conséquent, est aisément applicable à la table de jeu.

Il nous reste à exposer quelques finesses tactiques dans l'exécution du plan.

(A suivre.) ANDRÉ CHÉRON.

PARTOUT LA PRÉSENCE FRANÇAISE DANS LE MONDE SE MANIFESTE D'UNE FAÇON PERMANENTE, GRACE A AIR FRANCE QUI DESSERT 120 CENTRES RÉPARTIS DANS 35 PAYS ÉTRANGERS ET 20 TERRITOIRES DE L'UNION FRANÇAISE

AIR FRANCE

SIÈGE SOCIAL : 2, RUE MARBEUF, PARIS — TÉLÉPHONE ÉLY. 20-60
AGENCE CENTRALE : AIR FRANCE 119, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS — TÉL. BAL. 50-29

E.A.

JUN 2 3 1947

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947.
Imprimeur nº 33.